

de bouche quelque chose, ils se mettent à ge-
noux devant eux. Cette Coûtume a passé
plus avant dans la maison du Favory, car on
m'a assuré que quand *Dom Luis* donne au-
dience où *Christoval* son Secretaire sert d'In-
terprete, il se met à genoux, mais ce qui est
de plus surprenant est que *Fernando de Contre-*
ras, qui n'est point son domestique, mais
Officier du Roy, & le plus considéré de ses
Secretaires d'Etat, comme celuy qui a el
despacho universal, luy rend ce mesme hon-
neur. Il est vray que pour le respect qu'on
rend au Roy & à ceux qui l'approchent, on
a quantité de petites coûtumes toutes extra-
ordinaires, & entr'autres on a celle-là, que
personne ne monte jamais un cheval quand
le Roy s'en est servy : Et l'on raconte qu'a-
pres la prise de Barcelonne, en la Cavalcade
que sa Majesté fit à l'*Atocha*, le Duc de *Medina*
de las Torres, luy envoya presenter son beau
cheval qui est si fameux à *Madrid*, mais le
Roy le renvoya, disant *Seria lastima*, c'est à
dire que ce seroit dommage qu'il le montast,
puisque par là il deviendroit inutile à tout le
monde, & ne seroit monté que de quelques
Escuyers. En effet il n'y a point de chevaux
qui le sont moins que ceux du Prince, aussi
crevent ils de graisse à force d'estre à l'escurie.
Celle du Roy n'est pas pourtant fournie de-
fort beaux chevaux, il donne tous les meil-
leurs, & il en a nouvellement envoyé douze à
la Reyne de Suede, qui n'estoient pas des
moins

Des
Grands
Seig-
neurs se
font ser-
vir à
genoux.

D.
Luis se
fait
rendre
cét hon-
neur

Le Roy
monte
seul ses
che-
vaux.

moins estimez. La guerre a si fort dégarny l'Espagne de chevaux, qu'ils y sont extrêmement chers, sur tout au commencement de l'Hyver que l'on s'en pourvoit dans *Madrid*, pour pouvoir aller par les rües, dont alors la bouë est si vilaine & si incommode, qu'à peine s'en peut on retirer. Au mois de Juin ils font à meilleur marché, par ce qu'alors chacun marche à pied pendant le beau temps, qui dure jusques à la fin de Septembre.

*Bastards
des
Rois
n'en
trent
jamais
dans
Ma-
drid.*

On nous à raconté une Coûtume qui est aussi assez extraordinaire, c'est qu'il n'est pas permis à aucun Fils naturel du Roy, reconnu pour tel par sa Majesté, d'entrer dans *Madrid*. Partant *Dom Juan d'Autriche* qui commande à present en Catalogne n'y a jamais esté, & on l'a eslevé à *Ocaña*, qui est à quelques lieües de la Cour. Le Roy l'y est allé visiter, & il y a quelque temps qu'il fut à une lieuë de cette Ville où sa Majesté fut le trouver. On assure que le Roy a beaucoup d'autres bastards & que les ayant eu des femmes de condition, il ne les reconnoist point. Il n'en a jamais guiere entrepris, dont il ne soit venu à bout, bien qu'on parle a *Madrid* d'une dame qui luy fût inexorable, mais qui ne l'estoit pas a tout le monde, puisqu'on sçait qu'elle se divertissoit. Elle s'en excusa tousjours des poursuites de ce Prince, luy protestant que ce n'estoit pas qu'elle n'estima autant sa personne qu'elle la respectoit, mais qu'elle ne vouloit pas estre putain d'historie

re. Je me suis enquis de la raison pour laquelle les bastards des Roys ne pouvoient point entrer dans *Madrid*, & j'en ay pû apprendre aucune qui me satisfist. Car celle qui est la plus receüe, à sçavoir que c'est pour éviter de leur donner le rang qu'ils prétendent sur les Grands d'Espagne, ne me semble plus valable, depuis que j'ay veu une lettre de *D. Luis de Haro* à *Don Juan d'Autriche*, où il ne le traite pas seulement d'Altesse, mais mesme d'Altesse Serenissime, & il n'y a guerre d'apparence qu'une simple Excellence ne voulust point céder à une telle Altesse: Mais quoy qu'il soit de la raison qui ferme ainsi la porte de la Cour aux Bastards des Rois, & de la jalousie veritable ou imaginaire, qu'ils y causeroient, il est certain qu'en general cette Nation en a beaucoup pour tout ce qui touche tant soit peu son honneur, ou ses amours, desquelles on raconte mille petits traits, qui se passent tous les jours à *Madrid*; où l'abandonnement des femmes produit divers mouvemens dans le commerce d'une galanterie criminelle, qui a son point d'honneur aussi bien qu'une société de brigands à sa police, ceux qui tiennent des *Amancebadas*, c'est à dire des Maistresses à gages, en sont plus jaloux que de leurs femmes; & celles qui ont un Galand qui a accoustumé de les voir, le traittent d'infidelle & de perfide, au moment qu'il en va voir d'autres.

Raison pour laquelle les bastards des Roys n'entrēt point dans *Madrid*.

Les Espagnols tres jaloux dans les manieres d'honneur & dans leurs amours.

Et la dessus l'on m'a raconté qu'un jour le Roy mesme estant chez une dame que l'Admiral de Castille entretenoit. Ce jeune Seigneur l'ayant appris, transporté de jalousie sans consideration, & sans respect y courrut heurter avec impetuosité á la porte, il souffletta fort vertement la mere de cette femme qui luy vint ouvrir, en luy disant, carrogne tu me fais planter des cornes, mais si je pouvois monter j'estrangerois toy & ta fille, quand mesme elle seroit entre les bras du Roy.

Jalousies & transports amoureux de deux Courtisanes, contre Messieurs de Fiesque & de Mogeron. Caprices, ajustemens, & bizarreries des filles de joye. Des Cantoñeras ou putains de carrefour.

C H A P I T R E XXI.

Jalousies & transports amoureux.

QUoy que les Courtisanes exercent un mestier qui ne leur laisse concevoir que des pensées d'intereft & d'adresse pour la rapine, elles contrefont souvent les passionnées, & empruntent les transports d'une amour veritable. Le Comte de *Fiesque* qui á son arrivée á *Madrid*, donna fort sur le sexe, raconte comme une galanterie, un trait que luy jouia une de ces bonnes pieces, qui en plein Cours luy fauta au poil se plaignant de son infidelité, & le nommant *traydor* & *picano*, parce qu'elle avoit appris qu'il avoit de

de nouvelles Amours. Monsieur de *Mogeron* fut aussi fort surpris; se voyant attaqué au soir par une femme qui le traita de mesme, luy arrachant les cheveux, & le chargeant d'injures & de reproches, par ce qu'il avoit manqué à l'aller voir, comme il luy avoit promis à la promenade, où il l'avoit rencontrée le jour precedant. Elles font mille *Capri-* droleries & extravagances de cette nature, & *ces, aj-* possèdent parfaitement ce titre de *Bizarras*, *ste mēs,* qui se prend en si bon sens en leur Langue. & *bi-* Elles sont ridicules dans leur ajustement, & *z, arevi-* portent leurs plus beaux habits sous de mé- *es des* chans, qui font qu'on ne les juge pas plus *filles de* braves les unes que les autres, si l'on ne les voit en quelque jour de Feste, où elles se parent, ou si en marchant elles ne font un peu paroistre le clinquant de leurs jupes de dessous. Le linge dont elles se servent est de toile claire, qui generally est la plus recueüe & la plus estimée en Espagne: elles aiment si fort le fard, que non seulement elles s'en couvrent le visage, mais de plus en changent la couleur des parties qui ne paroissent point. Elles ont aussi des chemises bordées de dantelles aux endroits, qui ne sont veus que de leurs Galans, il est vray que ce sont de ces vilaines dantelles ou picadilles qu'on leur apporte de Lorraine & de Provence, & qui y sont l'ornement du linge des villageois, car celles de Flandres leur sont inconnües, si elles n'en gouspillent quelques

morceaux aux Estrangers, on leurs arrachant leurs manchettes ou leurs rabats.

Outre ce grand nombre de femmes abandonnées qu'il y a à *Madrid*, on en compte sept ou huit establies par autorité publique en divers quartiers, pour servir de putains à tous ceux qui veulent les aller trouver. On les nomme *Cantoñeras*, comme qui diroit putains de Carrefour, elles ont quelques gages de la ville, ce qui fait qu'un employ si infame est recherché, jusques la que quand il manque quelqu'une de ces Carognes par mort, ou pour estre maleficiées, le poste est brigué auprès du Magistrat. Je ne sçay pas quelle est leur pension, mais ceux qui m'ont assuré de ce vilain établissement, m'ont dit que chacun de ceux qui les voyent, est obligé de leur payer douze quartes, qui sont fix de nos sols. Les Medecins sont obligez de les visiter de temps en temps, pour voir si elles sont nettes, de ces maudits maux qui se gagnent au beau mestier qu'elles font. Elles ont de plus une Vieille auprès d'elles, qui est obligée d'avertir le Magistrat ou le Medecin, dès qu'elle découvre qu'elles ont du mal. Ceux qui m'ont décrit la vie que menent ces miserables, m'ont dit qu'on ne les voit point dès qu'il y a quelqu'un chez elles, où il n'arrive jamais de bruit, parce que ceux qui y vont quittent à l'entrée de leur chambre l'épée & le poignard, & ceux qui y viennent, les voyant de-

vant

vant la porte , se retirent sans dire mot. Pechant ainsi impunément avec l'aveu de l'autorité publique , elles ne se retirent guere du vice qu'elles professent si ouvertement , quoy qu'il y ait pourtant un jour dedié à les exhorter à la repentance ; c'est un Vendredy du Carefme , qu'elles sont conduites par un ou deux Alguazils à l'Eglise de *las Recogidas* , qui sont les Repenties de nos quartiers. Là on les met au pied de la Chaire du predicateur , qui fait son mieux pour leur toucher le cœur , mais il en vient rarement à bout , apres les avoir assez long-temps exhortées en vain , à s'amander , il descend de la Chaire , & leur presente le Crucifix , en disant , le voicy , le Seigneur , embrassez-le , & si alors il y en a quelqu'une qui l'embrasse , on la prend & on l'enferme dans le Convent des Repenties. Mais le plus souvent elles ne font que baïsser la veüe & jeter des larmes , sans porter la main à lce qu'on leur presente , & avec cette grimace continuent leur vie débordée , & l'Histoire de la Magdelaine qu'on leur profne tout au long , ne les touche pas tant qu'elles vueillent l'imiter.

Entreprise du Duc de Lorraine pour se sauver de Toledé. Son dessein decouvert. Raisonnemens & discours politiques sur sa detention, & sur l'humeur, & la conduite de ce Prince

C H A P I T R E X X I I .

DANS ce grotesque de remarques que je barboüille de tant de couleurs, je ne veux pas oublier ce qui vient d'arriver touchant la prison du Duc de Lorraine. Il s'en est peu fallu qu'il ne s'en soit délivré, & qu'on n'ait appris qu'il estoit sur les Frontieres de Portugal, lors qu'on le croyoit au cœur de la Castille. Des qu'on l'eust passé en Espagne, on le confina à *Toledé*, sans qu'il ait jamais pû obtenir de voir le Roy. Quand le malheur de la guerre, ou celuy de la Politique, fait tomber un Souverain entre les mains d'un autre, il semble qu'il ne doit pas estre traité tout à fait en Prisonnier, & qu'on se doit servir de sa prison, comme d'un moyen assuré pour le changer, & gagner son affection, en le comblant d'honneur & de civilité. Des deux Roys de France qui ont esté prisonniers, tout le monde sçait que François I fortit d'Espagne avec un esprit tout remply de hayne & de vengeance pour le mauvais traitement qu'il y avoit receu de Charles V. & Jean revint d'Angleterre si fati-

tis.

tisfait, qu'il ne songea qu'à vivre en bon frere & en bon amy avec Edoüard; mais l'austerité d'Espagne ne souffre pas une maxime qui peut estre trompeuse, & ce qu'elle tient elle le serre de près, de peur qu'il ne luy échappe. Ainsi elle n'a jamais voulu laisser prendre l'air de sa Cour au Duc Charles, quelques instances qu'il en ait faites, elle l'a tousiours traité en simple prisonnier d'État, bien qu'elle luy permist de sortir sous bonne escorte, & d'aller à l'Eglise & à la promenade ce qui luy donna envie d'acquérir une plus grande liberté. Voicy comment il en forma le dessein. On luy avoit donné un carosse du Roy dont le Cocher se trouva Lorrain, & par consequent nay son sujet. Il crût que cét homme auroit assez de tendresse pour son Prince pour ne pas refuser de l'aider à se mettre en liberté. Il resolut de l'en faire solliciter, on ne m'a pas dit de qui il se servit pour le gagner, ny comment il en vint à bout, mais on raconte que quand il en fut assuré, il fourra à diverses fois des billets sous les coussins du carrosse, à l'endroit où il estoit assis, que ce Cocher avoit soin de retirer, & de faire porter par un Brodeur Lorrain, qui s'estoit associé à ceux qui conduisoient le principal de l'affaire. Quand on s'en aperceut elle étoit venue si avant, que le Cocher devoit mener le Prince plusieurs fois au delà d'une mazure, qui étoit à un endroit où il alloit souvent se promener, & qu'un jour comme on ne s'en doute-

roit pas, il y auroit cinquante Cavaliers cachez derriere de vieilles murailles qui tueroient les Gardes qui l'accompagnoient, & qui le mettroient en liberté, le conduisant sur la Frontiere de Portugal, où il avoit formé intelligence pour y estre receu par 500 chevaux, qui viendroient au devant de luy.

*Dessain
du
Duc de
Lorrain
ne dé-
cou-
vert.*

Un billet, & peut-estre le dernier que ce Prince écrivoit pour cette negociation, la fit découvrir; car soit qu'il ne le mit pas assez adroitement sous le coussinet, soit que ce jour là le Capitaine qui l'avoit en garde, & qui estoit dans le carrosse, observa mieux ce qu'il faisoit que les autres, ou qu'il soupçonna quelque chose, au sortir du carrosse ayant visité le coussinet, il y trouva le billet. Aussitost il le resserra plus étroitement, fit arrester le Cocher, & envoya le billet à *Madrid*; où l'on se faisoit du Brodeur & du Secrétaire du Duc. On donna la question au premier, mais on n'a jamais sceu le détail de sa deposition. Le peu de connoissance qu'on a eu du fonds de cette affaire, a fait dire aux Espagnols mesmes que pour mettre le Duc plus à l'estroit, au moment qu'on sollicitoit sa liberté avec plus de chaleur, on luy faisoit accroire qu'il avoit voulu se sauver. Quoy qu'il en soit, il est certain que depuis il n'a esté permis au Duc, que de se promener par *Tolède*, & que ce malheureux Prince a eu sujet de dire, que si le voisinage des François luy a esté

une

une fumée qui l'a chassé de sa maison en pleurant, l'amitié des Espagnols luy est un feu qui le brûle tout vivant. *Hizieron me de los franceses*, disoit-il, au Capitaine qui le gardoit, s'il en faut croire la voix publique, *la vezindad el humo, echandome de mi casa Llorando, y de los Españoles, la amistad el fuege quemandome nudo y vivo*. Tout ce qu'on a dit des causes de sa prison, n'en a pas publié tout le mystere. J'ay tasché d'en sçavoir à *Madrid* le vray motif. Ceux qui en jugeoient & en parloient le plus sainement, disent, que c'estoit plus par raison d'Etat, & consideration de ménage, que pour avoir trahy le party, qu'on s'estoit assuré de sa personne: En effet pour avoir pris cette année là ses quartiers d'Hyver au *Liege*, il n'estoit pas plus coupable que les autres années, qu'il les y avoit cherchés à la pointe de l'épée. Mais la conjoncture estant diverse, & l'Electeur de Cologne qui s'estoit rendu Maître absolu des *Liegeois*, les voulant proteger plus puissamment, il en fit un grand bruit à la Diète de Ratisbone, d'où le malheur voulut de plus, que l'Electeur se retira mal-content de l'Empereur, pour avoir décidé à l'avantage de celuy de Mayence, la dispute qu'il y avoit entr'eux pour la fonction du Couronnement du Roy des Romains. Il ne fut pas arrivé à Cologne, qu'il écrivit à l'Empereur, que si on ne luy donnoit un prompt secours, selon les Loix de l'Empire, pour délivrer son pays du ravage des

Lorrains, il auroit recours à la protection de quelque Prince Estranger. On met l'affaire en negotiation, & l'Empereur, se contente d'en écrire à *Bruxelles* & à *Madrid*. Cependant l'Electeur qui estoit piqué au jeu, & qui ne vouloit point attendre ces longueurs, leve des troupes, traite avec la France, & luy donne moyen de reprendre l'Aigle noire en ces Drapeaux, & de renouveler le tiltre de *Conservatrice de la liberté Germanique*. Le Cardinal^m Mazarin, qui lors de sa retraite, avoit esté si bien accueilly par cét Electeur, ne perd pas cette occasion de luy en témoigner sa reconnoissance, il luy envoie des troupes sous le commandement du sieur Faber, qui jointes aux siennes, font décâmpner les Lorrains qu'on resolut de poursuivre jusques dans le Brabant, & mesme d'y prendre revanche du dégast qu'ils avoient fait au pays de *Liege*, & ayder les François à y faire quelque Conqueste. Un si hardy procedé réveilla la jalousie de l'Empereur, qui voyoit qu'au moment qu'il avoit rétably son autorité dans l'Empire, & qu'il sortoit d'une Diète où il avoit fait Couronner son Fils Roy des Romains, l'un des principaux Princes d'Allemagne, cherchoit d'autre protectoion que la sienne, & servoit d'exemple à tous ses voisins, pour en user de mesme dés qu'il seroient opprimez par des Troupes stipendiaires d'Espagne. Ces considerations obligerent l'Empereur d'envoyer le Comte de Furstemberg

berg à l'Electeur de Cologne, pour ménager son esprit, & l'empescher de passer plus avant dans son Traité avec les François, en luy promettant une satisfaction réelle & effective pour le passé, & que pour l'avenir on y mettroit si bon ordre qu'il n'auroit plus à craindre de semblables visites. A mesme temps il en écrit à *Bruxelles* & à *Madrid*. de meilleure ancre qu'il n'avoit fait, en representant les dangereuses consequences de cette affaire, combien elle luy estoit nuisible, & la necessité qu'on avoit d'y apporter les remedes qu'il propofoit, qui alloient à dédommager en argent l'Electeur de Cologne afin de l'obliger à mettre les Armes bas, à renvoyer les François, à s'affurer de la personne du Duc de Lorraine, pour l'estre de sa conduite qui causoit tous ces inconveniens, & à se servir du Duc François son Frere, pour retenir l'Armée au service du Roy d'Espagne, qu'on gagneroit facilement, en luy donnant un Chef de la mesme maison, & en graissant les mains aux principaux Officiers. Ces raisons & ces expedients furent d'autant mieux goûtez par les Ministres d'Espagne, qu'ils estoient en apprehension de ce nouvel orage, qui se formoit, contre eux. Les grands services que le Duc avoit rendus à la Maison d'Autriche, ne luy servirent de rien en leur Conseil, on n'y examina que les traits de sa Politique avare & inégale; on n'y representa que ses irrésolutions, & le temps ausquels il

*Causus
de la
deten-
tion du
Duc de
Lorrain-
ne.*

avoit gauchy , lors qu'on eut pû remporter quelque grand avantage, s'il eut voulu agir avec ses troupes. On n'y confidera que les grandes sommes qu'il coustoit au Roy d'Espagne, toutes les années , en luy tenant son armée comme à l'enchere par des souplesses , qui font qu'au commencement de la campagne si on les veut avoir , & à la fin si on les veut retenir , on luy doit payer presque ce qu'il demande. On conclut ensuite aussi bien à *Madrid* qu'à *Bruxelles*, que pour remédier sûrement à tous ces meaux ; empescher, qu'on ne tombast une autre fois en de pareils inconueniens, & prevenir ceux qui se preparoient au Liege, il ne falloit pas seulement dédommager l'Electeur de tout le dégast qu'on y avoit fait , & abandonner la protection du Duc de Lorraine, mais de plus se saisir de sa personne , & l'envoyer en Espagne. Ainsi ce Prince se vit traité en Soldat de fortune & non pas en Souverain par une Maison dont l'amitié luy avoit fait perdre ses Estats, & l'avoit réduit à la dure necessité de vivre en vagabond à la teste d'une Armée qu'il ne faisoit subsister que par industrie. Il est vray que si ce que l'on dit des premiers mouvemens de sa jeunesse n'est pas inventé, & que s'il se plaignoit autrefois de n'estre pas nay Gentilhomme pour voir jusqu'ou son esprit & son cœur le porteroient , il semble qu'il nes'est depouillé de ses Estats, que pour montrer ce qu'il valoit sans eux. On ne peut nier qu'il

n'ait

n'ait de tres-grandes qualitez, mais qui toutes ont esté noircies d'une si étrange Politique & si remplie de caprice & de legereté, qu'il semble n'y avoir eu qu'une maxime qui luy fut sacrée & inviolable, à sçavoir celle de preferer l'utile à l'honneste. Sur de si mauvais fondemens, il ne faut pas s'estonner s'il n'a basty qu'à sa ruine, & si à l'exemple de ce matois Louïs le More, Duc de Milan, apres tous ses tours de souplesse, il s'est trouvé pris au trébuchet, d'où je ne sçay quand il sortira & s'il ne mourra pas au Chasteau de Toledé, comme l'autre à la Tour de Loches; bien qu'on croye icy que si son armée n'estoit plus sur pied, sa liberté ne feroit pas trop difficile à obtenir, par ce que l'on assure que les Espagnols n'auroient rien à craindre de ce Prince, qui aime trop son argent pour l'employer à se vanger, & les 200. mille liv. de rente qu'on dit qu'il a dans les Estats du Roy d'Espagne, pour se les faire confisquer. A quoy l'on ajouste que quand il voudroit armer il luy faudroit le support de la France, qu'il n'obtiendrait apparemment qu'en cedant entierement la Lorraine qu'on veut garder, ou qu'on ne luy veut rendre qu'à des conditions qui ne valent guere mieux, & qu'il n'acceptera jamais, de peur de se priver d'une partie de son droit, sans avancer que peu ou rien pour sa satisfaction particuliere. Sur cette creance on avance, que mesmes les Ministres d'Espagne souhaiteroient le debris

L'Autheur parle des choses en l'état qu'elles estoient alors qu'il estoit en Espagne en l'année 1655.

de son Armée, qui leur couste tant de la façon qu'elle subsiste, & qu'elle est disciplinée, mais ils en voudroient recueillir toutes les parties, & les incorporer dans leurs autres Troupes, de peur que leurs ennemis n'en profitassent, & la crainte qu'ils ont, fait qu'ils ne l'osent entreprendre. Par où l'on voit qu'il n'y a point de Prince qui ne se trouve embarrassé des Troupes auxiliaires qu'il a quand elles le servent en corps, & sous un Chef qu'elles reconnoissent pour leur Maître absolu : car il y a tousiours de la peine à les faire bien agir, & beaucoup de difficulté à les licentier; aussi les Princes les plus sages qui ont esté contraints de s'en servir, ont taché d'abord de les separer, & de les mesler parmy les leurs, afin d'empêcher leur intelligence, & d'amôindrir l'autorité de ceux qui les leur amenoient. Les Venitiens voulurent autrefois traiter de cette sorte le Marquis de Roquelaure, & le Prince d'Orange au secours de *Berghopsoom*, tascha faire resoudre Mansfeld, à souffrir cette separation: mais ny l'un ny l'autre ne la permirent pas, & firent voir qu'elle ne se devoit ny presser ny obtenir que d'un Soldat de fortune, qui ait ramassé quelques troupes qu'il ne sçauoit comment faire subsister.

Discours & raisonnemens politiques sur les desseins de Cromwel, & sur l'Estat des affaires des Royaumes de France, d'Angleterre, & d'Espagne, pendant les années 1654. & 1655.

CHAPITRE XXIII.

Pendant que nous avons esté en Espagne, la principale curiosité qu'on y ait eüe, a esté de deviner qu'alloit faire aux Indes la Flotte que le Protecteur d'Angleterre y envoyoit. A nostre arrivée à *Vittoria*, nous y fûmes accostez d'un homme d'assez bonne mine, qui nous demanda ce qu'on en disoit aux quartiers d'où nous venions, auquel ayant témoigné que l'on y croyoit que ce grand armement s'estoit fait pour la conquête de l'Isle Espagnole; Il nous assura que si les Anglois vouloient commencer par là, ils ne rüssiroient pas, qu'il connoissoit le pays, y ayant esté quelque temps, & que cette Isle estoit l'une des plus fortes du nouveau Monde. & des mieux peuplées, Que depuis l'an mil cinq cent quatrevingt six, que *François Drack* saccagea saint Domingo, qui en est la Capitale, on avoit pourveu à ce qu'on ne pust plus tomber dans un pareil malheur, par la construction d'une tres-belle forteresse à la pointe de cette Ville, qui a une affiete si favorable,

nable, qu'elle semble estre faite pour la domination de la mer du Nort. En suite à nostre arrivée à *Madrid*, j'ay trouvé que ces petits Pelotonstant d'Espagnols que d'Esfrangers, qui s'assemblent le matin en la premiere cour du Palais, nes'y entretenoient que des assurances que le Protecteur avoit données à l'Ambassadeur d'Espagne que ce n'estoit point contre son Roy qu'il avoit envoyé sa flote au Indes. Partant on ne doutoit point que ce ne fust pour aller chasser les François de ce qu'ils tenoient à la nouvelle France, & que c'estoit par là qu'il vouloit commencer la guerre contr'eux, & rompre le Traité de paix qu'il avoit souvent laissé & repris pour les mieux amuser. Mais les plus clairvoyans jugeoient bien qu'un si puissant armement ne pouvoit avoir pour objet une si petite conquête. Quand ils calculoient les frais qu'il y avoit faits, ils trouvoient que toutes les Isles, & tout le pays que les François y possedoient, n'estoient pas capables de luy en payer une partie. Partant ils concluoyent que c'estoit pour quelque autre dessein plus vaste & d'une plus grande importance; & certes ceux-cy me sembloient se flatter le moins, & estre les plus raisonnables; car j'avois souvent oüy dire à ceux qui avoient négocié avec le Protecteur, que s'ils avoient quelque esprit de discernement ils croyoient ne se pas tromper, en avançant qu'ils avoient remarqué, qu'il avoit une passion particulière

culiere pour quelque grande entreprise aux Indes. Apres avoir fait admirer & craindre à toute l'Europe ses forces par mer en la guerre contre les Hollandois, où il avoit plus regardé à sa gloire, & à sa reputation qu'à son profit, on pouvoit croire qu'il ne pensoit qu'à occuper ses armes en quelque endroit, où il se recompensa de toutes ses dépenses. Bien qu'alors il n'eût point de voisins qu'il maltraitast plus que les François, il estoit aisé à juger que ce n'estoit pas son interest de rompre tout à fait avec eux : parce que le negoce par mer se fait pour la meilleure partie par des Vaisseaux Hollandois ou Anglois, & qu'aussi il feroit crier ou son Marchand, ou celuy d'avec qui il venoit de faire la paix, joint que les courtes estoient un mestier auquel les François s'estoient depuis quelques années rendus maistres, que s'il mettoit en mer de grosses armées contre eux, ils les eviteroient, ne cherchant qu'à faire la petite guerre : qu'ainsi il le mettroit en de grands frais pour des gens qui le fueroient toujours, & qui en attendant ses Marchands l'obligeroient à les faire escorter, s'il ne vouloit voir perir pour eux tout le commerce de la mer Mediterranée, & une partie de celuy de l'Ocean. Tellement qu'une guerre estant de l'interest du Protecteur, & une guerre de mer où il trouve un gain proportionné à cette grande puissance & à ce grand attirail d'hommes, d'armes, &

de Vaisseaux qu'il est obligé d'entretenir pour se rendre redoutable, & qui luy ont acquis l'Empire des deux mers, il ne s'attaquera pas à la France, qui ayant tout chez soy, attend que les Etrangers luy apportent ce dont elle se peut passer, en venant querir ce qui leur est presque absolument nécessaire. Aussi a-t-on remarqué que ses plus grandes, & ses plus opulentes Villes ne sont pas situées sur le bord de la mer, mais au milieu du pays, encore qu'elle en ait deux qui luy battent aux flancs. Ce qui monstre qu'elle à son fonds de richesses en elle mesme, & que selon le precepte des Politiques, elle est *Magis Vendax, quam Emox*, ayant plus à debiter qu'à acheter. Ainsi il ne faut pas s'estonner si ayant un terroir si riche & si fertile, elle a presque de tout temps abandonné les campagnes fallées à ses voisins qui en les cultivant, ne semblent y employer une partie de leur art, que pour luy apporter comme en tribut la plus grande de leurs travaux, & des thresors qu'ils en recueillent. Pour doncques faire la guerre à la France avec utilité, il est constant qu'il faut le luy faire par terre, mais à considerer la raison d'Etat de l'Angleterre d'aujourd'huy, il semble qu'elle ne souffre pas une guerre de cette nature: car il est facile à juger que son but n'est que de se maintenir de la façon qu'elle s'est établie, & de se rendre redoutable à tous les Princes de l'Europe par une puissance qui

conviennent à sa situation, qui les empêche de n'oser rien entreprendre contre elle, & qui les oblige à approuver ce qui s'y est passé, en reconnoissant la République. Pour cet effet elle s'est résolue d'estre toujours puissamment armée au dedans & au dehors, par l'un elle se met en état de se mesler de toutes les affaires de ses voisins sans qu'ils se puissent mesler des siennes, s'environnant d'une prodigieuse quantité d'invincibles Chasteaux mobiles, qu'elle joint comme il luy plaît pour sa defence, & qu'elle fait marcher de mesme pour ses avantages où bon luy semble; & par l'autre elle est assurée d'affermir son nouveau gouvernement, qui ne peut estre renversé que par le soulèvement de ses peuples, auxquels la milice sert de bride pour les en empêcher, & de massue pour les exterminer dès qu'ils sont prests à remuer. Enfin elle peut se servir de ses coursiers ailez & près & loïn; n'y ayant rien qui les attache tous à ses bords, où il en restera toujours assez pour y faire une ronde & une sentinelle si exacte qu'elle la rende *Mediâ insuperabilis undâ*; pendant qu'une partie s'en ira chercher fortune, & attendre au passage, ou saisir à leur source les thresors des Indes. Mais il n'en est pas de mesme, de ses forces de terre; il faut qu'elles soyent toutes chez elle, pour y entretenir le gouvernement qu'elles y ont estably, qui au moindre échec qu'elles recevroient, viendrait aussi tost à estre ébranlé, parmy

tant de mécontans qui le souffrent à peine. Tellement qu'une guerre par terre ne peut estre que tres nuisible à l'Angleterre en l'estat où elle est; mais celle qu'elle feroit à la France luy feroit apparemment la plus ruineuse, puis qu'aujourd'huy c'est la Province de l'Europe la mieux aguerrie, qui a ses forces les mieux unies, & qui peut le mieux les rapprocher & ramasser à l'endroit, où il luy faut faire quelque effort, de sorte que pour l'attaquer il faut se résoudre d'y envoyer un bon nombre de troupes & des meilleures que l'on ait; car autrement on n'y mettroit peut-estre pied à terre que pour estre taillé en pieces à mesme temps. Si donc la Republique d'Angleterre vouloit y reüssir, il faudroit qu'elle se dégarnist de ses meilleurs hommes & de ses Chefs les plus affidez, ce qu'elle ne peut sans se mettre en danger de voir perir la forme de son gouvernement. Et il est inutile de dire que pour l'assurer, elle leveroit de nouvelles troupes, qu'elle mettroit en la place des vieilles qu'elle envoyeroit faire la guerre; car dans un Estat peu affermy & qui ne se soutient que par l'ardeur des Usurpateurs mesmes qui l'ont formé, il est fort dangereux d'y apporter un tel changement. En cette conjoncture de la guerre avec l'Espagne, on ne peut nier que l'Angleterre n'eust fait pancher la balance du costé des Espagnols en agissant de concert avec eux, mais outre qu'elle en auroit tiré peu de profit, les mesmes inconveniens

niens s'y feroient rencontrez. Car ou elle auroit joint ses Troupes aux leurs, & la France qui a une si grande pepiniere de monde, & qui apres avoir esteint la guerre intestine vient de se reünir toute pour l'estrangere, n'auroit eu besoin que de faire un plus grand effort, pour se maintenir contre des Armées, qui estant à divers Maistres & de divers interests, ne reüssissent guere quoy qu'elles entreprennent : ou elle auroit envoyé un corps d'Armée à part, & pour la faire eschoüer, & en empescher d'abord ses progresz, la France luy auroit aussi tost opposé toutes ses forces, ne se tenant que sur la deffensive contre l'Espagnol, qui voulant profiter de l'occasion, ne viendroit que fort lentement & fort foiblement à son secours. Et de quelque façon, qu'elle en eust usé, il est certain qu'elle auroit esté obligée d'affoiblir ses forces de terre, qui sont le noeud sacré de la nouvelle Republique. Que si elle se fust contentée d'agir par Mer, & de fournir de l'argent aux Espagnols pour renforcer leurs Armées de terre, on a montré qu'au premier elle n'y auroit aucun avantage, & qu'il luy faut une guerre, où il y ait à faire quelque prise & quelque conqueste, qui vaille la peine qu'elle prend, & les frais qu'elle fait, pour entretenir de si puissantes Flotes. Quand au second, on sçait que l'épargne d'Angleterre est assez épuisée, & que mesme elle doit de grandes sommes à ses Troupes de Terre & de Mer : & que pour

ne pas surcharger les peuples , pour les frais qu'elle est obligée de faire , l'or du Perou , ne l'incommoderoit pas , bien loin d'en pouvoir ou vouloir donner à ceux qui le tirent.

Pendant qu'on en estoit sur ces raisonnemens, il arriva un avis à *Madrid*, qui leva toute sorte de doute ; car apres qu'on y eust long-temps amusé le monde de la venue de la Flotte & des richesses qu'elle apportoit , & qu'on eust sceu que tout ce qui estoit dans le principal Gallion qui s'estoit échoué, avoit esté presque sauvé , il s'épandit un bruit qu'elle avoit esté rencontrée des Anglois , qui n'avoient point marchandé à l'attaquer , mais que s'estant vigoureusement deffenduë , elle leur avoit coulé deux ou trois Vaisseaux à fond, & s'estoit retirée à la *Havana*, Capitale de l'Isle de *Cuba*. Je ne sçay point si cette particularité est veritable ; mais je sçay bien qu'on l'a écrite de *Seville*, & de *Cadis*, & que dès lors on commença à croire que le Protecteur vouloit avoir sa part des thresors des Indes. Ce qui aidoit encore à le persuader , estoit que les Marchands qui se trouvoient en plusieurs Villes & en divers Ports d'Espagne, travailloient à s'en retirer , & mettoient à couvert le mieux qu'ils pouvoient leurs effets , de peur d'une confiscation en cas de rupture; mais peu de temps apres, on vit bien que leur prevoyance ne seroit pas inutile , car l'Admiral Blacq, qui avoit passé tout le Printemps , & une partie de l'Esté en la Mer Me-

diter-

diterranée, rentra dans l'Océan, justement au temps que l'on attend les Gallions. On dit qu'il demanda à faire Carène, mais que comme on ne voulut le luy permettre qu'à certaines conditions, il s'en picqua & prit sur ses bords quelques Marchands Anglois, & mesme le Consul de la Nation en s'élargissant en Mer, & s'allant mettre en sentinelle tout auprès du *Cap de S Vincent*. Aussi-tost on jugea que c'estoit pour attendre les Gallions, & les aller combattre en cas qu'ils eussent échappé à Pen & à Venables, qui estoient aux Indes. Cela fit qu'à *Cadis* par ordre du Conseil de *Madrid*, on équipa quelques batteaux d'avis, pour porter ordre aux Gallions de ne point sortir du Port où ils s'estoient retirez jusques à ce qu'on le leur mandast. A mesme temps on resolut d'armer quelques Vaisseaux, partie aux dépens du Roy, partie aux dépens des Marchands interessez, pour observer les desseins de cet Admiral Anglois. Comme une bonne partie du trafic de toute l'Europe, dépend de la venuë des Gallions, il y a tousiours en ce temps là grand nombre de Vaisseaux à *Cadis*, qui les attend. De ceuxcy & de quelques autres, on eust bientoist dressé une Flotte, qu'on envoya se poster auprès de celle de *Black*, avec ordre de ne commettre aucun acte d'hostilité, pourveu qu'il n'en commist point le premier, & de veiller seulement qu'en cas que les Gallions, n'ayant pas eu l'avis, vinsent, il ne s'en rendit Maistre. Ces deux

deux Armées ont esté deux ou trois mois à se confiderer sans se maltraiter, ny en general, ny en particulier, & pendant qu'elles ont esté ainsi l'une à attendre la proye, l'autre à la defendre si elle venoit, on a eu nouvelle que la Flotte estoit avertie des pieges qui luy estoient tendus, & qu'elle ne partiroit point du Port où elle s'estoit retirée, qu'elle n'en eust eu ordre exprés. A même temps l'on apprit aussi que *Pen & Venables* avoient attaqué *S. Domingo*, mais qu'ils y avoient si mal reüssi, qu'ils y avoient perdu une partie de leur monde, & qu'ils s'estoient retirez en l'Isle de la *Jamaïque* qu'ils avoient conquise.

Ce procedé du Protecteur fit bien changer de langage à ceux qui le croyoient un des plus estroits & assurez Alliez de l'Espagne, qui avoit esté la premiere à le reconnoistre. Car des que l'Angleterre, par un attentat le plus horrible qui sera jamais, eust tout d'un coup abatu la teste & la Couronne à son Roy, l'Ambassadeur eust ordre de *Madrid*, de tascher d'en profiter, & de travailler à acquérir à son Maistre l'amitié de la nouvelle Republique, en luy donnant de sa part tous les titres & tous les eloges de legitime puissance, qu'elle pouvoit souhaiter; Il y avoit apparence qu'il y reüssiroit, puis qu'il y avoit lieu d'esperer de faire une ligue avec elle contre la France, qui ne se contentant pas d'avoir recueilly la malheureuse maison du Roy Charles, de ne point reconnoistre le Protecteur,

cteur, & d'avoir pris quantité de Vaisseaux Anglois, donnoit retraite dans ses Ports, à ceux qui restoient à ce miserable Prince; ce qui augmentoit à *Madrid* l'esperance d'un Traité si avantageux, estoit qu'outre que l'Angleterre avoit donné ordre à tous ses Vaisseaux, d'user de represailles sur ceux des François, & que quelques uns des siens avoient mis pied à terre, & fait des actes d'hostilité en Bretagne, elle avoit eu tant de bonté pour l'Espagne, que de faire prendre par sa Flotte les Vaisseaux que la France envoioient pour secourir la ville de *Dunkerque*, qu'elle tenoit assiegée. Cependant toutes ces belles demonstrations d'amitié. n'ont de rien servy, & cet Usurpateur qui commande en Angleterre, & qui paroist aussi grand homme de Cabinet, que de main, a si bien compris les interets de cette Republique naissante, que peu à peu il y a accommodé ses affaires. Il la voit maistresse de quantité d'Isles tres fortes & tres bien peuplées, qui sont situées sur la route des grandes Indes, il sçait qu'elles sont comme les clefs & les portes, par où elle se peut ouvrir le chemin à une si riche Conqueste, & par où elle peut surprendre au passage les thresors qui en viennent, si elle ne veut pas se donner la peine de les tirer de leurs mines, en s'en rendant la Maistresse; il est assuré que toute cette grande estendue de terre que les Espagnols y possèdent, s'est conservée à leur

leur Empire , plûtoſt par l' apprehenſion de leur puiffance , & parce que perſonne n'a entrepris tout de bon de la leur enlever, que par quelques forces qu'ils y ayent eſtablies capables de l'empêcher. Connoiſſant ainſi les avantages qu'à l' Angleterre , pour prendre ſa part du nouveau Monde , & la foibleſſe de ceux qui veulent que la découverte n'en ait eſté faite que pour eux , il ne faut pas ſ'eſtonner ſ'il cherche de profiter de l'un & de l'autre ; principalement en un temps où pour maintenir ſon pouvoir , il eſt obligé d'eſtre puiffamment armé, & d'occuper tant de Flottes à quelque guerre utile, & qui puiſſe les faire ſubſiſter, ou empêcher ſon peuple de murmurer de tant de frais qu'il luy faut faire pour les entretenir. Auſſi les Eſpagnols qui ont l'eſprit de diſcernement politique autant actif qu'il paroît lent dans l'occaſion , prevoient bien que ſi des negotiations de la France auprès du Protecteur, il naiſt un Traité d'accord entr'elle & l' Angleterre , il leur donnera le change , & ſuivra ſon intereſt en oubliant toutes les avances qu'ils ont faites pour gagner ſon amitié. Ils croient en devoir d'autant moins douter ; qu'ils n'ont jamais pû avoir raiſon de diverſes priſes que les Anglois ont fait ſur eux, & entr'autres de celle qui les priva de tout l'argent d'une campagne qu'ils envoioient en Flandre , ne l'y ayant pû remettre à cauſe de leur different avec les Genoïſ. Cependant pour ne ſe pas manquer à eux-

eux-mesmes en une telle conjoncture, & pour le Conseil que Philippe I I. donna à son fils avant que de mourir, en luy recommandant d'estre en paix avec l'Angleterre, pour pouvoir faire la guerre avec tout le monde, ils n'ont rien oublié de tout ce qui peut obliger Cromwel, de bien vivre avec eux. *Alonso de Cardenas*, qui y est leur Ambassadeur, & qui pour y avoir esté dès le commencement des Troubles, est estimé tres habile au maniment des affaires avec ces esprits insulaires, fit jouer toutes sortes de ressorts pour s'accommoder avec eux, & pour traverser le Traité de la France. Mais comme sa politique estoit soubçonnée à *Madrid*, de n'estre pas si hardie que celle du sieur de Bourdeaux, Ambassadeur du Roy Tres-Christien, on resolut d'y faire passer de Flandres pour Ambassadeur extraordinaire le Marquis de *Lede* Gouverneur de Dunkerque. Ces deux hommes joignirent toute leur adresse, pour amener le Protecteur à quelque accommodement, sur les plaintes que les Espagnols faisoient contre luy, & celles qu'il faisoit contre eux. Mais comme ils virent que toutes leurs propositions estoient fort peu favorablement escoutées, & assez mal receuës, le dernier resolut de se retirer avec le regret de n'avoir rien avancé pour le service de son Maistre que de l'avoir un peu mieux éclaircy de la mauvaise volonté du Protecteur. Aussi commençat-on de publier à *Madrid*, que toutes les longueurs

guez qu'il avoit apportées en son Traité avec la France, n'avoient esté qu'un artifice pour mieux endormir l'Espagnol, qu'il envoyoit attaquer aux Indes, & qu'il y avoit trois mois que le Traité qu'on faisoit tantost semblant de rompre, & tantost semblant de renouer, estoit conclu & signé secretement. Voilà doncques l'Espagne sur le point de croire que l'Angleterre veut rompre avec elle: & bien que les Castillans passionnez n'en accusent que l'avarice & l'ambition du Protecteur, qui veut envahir leurs thresors, les moins emportez en raisonnent autrement, ils cherchent dans le passé les causes du present & de l'avenir. Ce n'est pas que ce qu'ils en disent, puisse faire juger de tout le secret, & de tout le sujet de la guerre qu'ils apprehendent, les intentions des Princes sont cachées d'une unée d'apparences, qui les dérobent à ceux mesmes qui les éclairent de plus prés. On ne connoist la plûpart du temps que les pretextes qu'ils prennent, & il en est de leurs actions comme des grands Fleuves, dont on ne connoist pas la source, bien qu'on en voye le cours; mais ce danger de prendre icy l'ombre pour le corps, n'empesche pas que ceux qui se meslent icy d'examiner les miseres de l'estat, n'en disent leur sentiment, ils jugent que comme les premiers armes que la Republique d'Angleterre, a portées au dehors, ont esté employées pour venger l'assassinat du premier Ambassadeur qu'elle a en-
voyé,

voyé, ses secondes auroit pour objet, de tirer raison du meurtre du deuxiémé qui sortit de ses ports. Ils reconnoissent pourtant que le point d'honneur ne fut pas le principal motif, qui l'obligea de se broüiller avec les Provinces unies du Pays-bas, püisque pour la mort de *Doristlaer* ils n'oublierent rien de ce qui pouvoit la satisfaire, & faire connoistre l'innocence de leur estat, & s'ils veulent croire que le Roy d'Espagne n'ayant point espargné de soins pour faire punir les assassins de celuy qui luy fut envoye; ce ne fera par precisement pour en vanger la mort que Cromwel luy declarera la guerre. Ils sçavent qu'une conjoncture particuliere, & une Politique à coups fourez, causa cette rupture, entre le Protecteur & les Estats & qu'a quelques interests de reputation & de profit, il s'en mesla tant d'autres d'une intrigue mysterieuse, qu'ils porterent les Anglois à passer par dessus toutes les considerations d'une saine raison, qui ne vouloit pas qu'ils s'entrechoquassent avec la seule puissance qui leur pouvoit disputer la Mer, avec laquelle ils doivent vivre dans une intelligence si mutuelle, que pour en monstrier la necessité, on s'est servy de l'embleme de deux cruches qui nagent ensemble avec ces mots, *Si concutimur frangimur*. Et ils se persuadent aisément que pendant que leur Roy a tant de fers au feu, qu'il ne sçait presque plus où prendre du charbon pour y fournir, ny du bois pour en

*Am-
bassa-
deurs
d'An-
gleterre
tuez en
Espa-
gne &
en Hol-
lande.*

faire , le Protecteur veut se fervir de l'occafion de l'affaillir , aux vieux & au nouveau Monde , ou croyant trouver peu de refiftance , il efpere un gain affuré qu'il prefere à la jaloufie qu'il auroit des progres de la France, fans ce motif d'utilité , & à la precaution de cette maxime , qui veut qu'il prenne garde à ce que, *decrefcant Iberus*, en forte que *non crefcat Gallus*. Sur ces fondemens ils concluent, que dans l'intereft qu'a Cromwel que la Paix ne fe faffe pas entre les deux Couronnes, & dans le befoin qu'il a d'une guerre avantageufe , pour fe tenir toujourns puiffamment armé , il attaquera la plus foible, en foumettant la feureté de fon Eftat pour l'auenir, à la neceffité prefente , & que partant il fe refoudra de s'accommoder avec la France , de partager avec elle fes victoires , & de luy laiffer les entreprifes de terre , en s'attachant à celles de Mer , qui reviennent mieux à la difpofition de fes affaires , & au maintien de fon Gouvernement.

Mais fi tout ce difcours eft bafly fur des conjectures , par où les Curieux de Madrid femblent vouloir deviner ce qui fera , & fe forger des raifons , qui peut-efre font bien éloignées de celles du Confeil d'Angleterre , il n'en eft pas de mefme de ce qu'ils difent touchant le droict que les Anglois peuvent avoir de les attaquer aux Indes. Car ceux qui parmy eux font les plus raisonnables , & les moins fcrupuleux , avouent librement ,
 que

que dans le droit des gens, les pays pour lesquels on n'a jamais fait de Traité, peuvent estre attaquez, par ceux qui sont quant au reste en paix avec celuy qui se les approprie. Tellement que leur Roy ayant toujours excepté le nouveau Monde, par tous les Traitez qu'il a faits avec les Princes ses voisins, & déclaré que tous ceux qui voudroient y aller pour s'y établir, ou pour y trafiquer, n'estant pas Espagnols naturels, seroient traitez en Ennemis, ne peut se plaindre des actes d'hostilité, que les autres Nations y commettent, puis qu'il a choisi luy mesme un état de guerre perpetuelle, en ne voulant point reconnoistre d'amy ny de compagnon au de là de la Ligne, & notamment en l'Amérique.

Surquoy est remarquable la réponse d'un grand Ministre d'Espagne, tournant en raillerie deux fantés qu'on luy portoit; l'une de la femme de son Maistre, l'autre de sa Maistresse. *La femme de mon Maistre, dit-il, est l'Amérique, & sa Maistresse, les Indes Orientales. Pour celle-cy, il n'en est pas si fort jaloux qu'il le prenne au point d'honneur, si quelqn'un de ses amis la caresse un peu trop librement: Pour l'autre qui est sa femme, il la veut conserver chaste & réservée, & ne peut souffrir que personne luy fasse l'amour.*

Sans doute il nommoit l'Amérique la femme de son Maistre, en faisant allusion à la Bulle du Pape, qui luy en donnant la Seigneurie & la propriété a fait ce prétendu mariage.

Mais la plûpart du monde dit, que c'est un enlèvement qui ne meritoit point cette benediction, puis qu'il possède l'Amerique sans son consentement, & sans celuy de ses parens, qui sont l'Europe, l'Afrique, & l'Asie.

En effet, la donation du Pape est un titre ridicule parmy ceux qui ne reconnoissent pas son autorité, & une bonne partie de ceux qui la reconnoissent, ne croyent pas qu'elle s'étende à des choses de cette nature: tellement que si l'Espagnol n'a point d'autre droit que celuy qui luy vient de Rome, il est mal investy de la possession du nouveau Monde & ceux qui la luy disputent, ne peuvent estre accusez d'injustice, puisqu'une partie dit; qu'on ne luy doit point d'obeissance, & l'autre qu'il n'a pû donner le bien d'autruy. Tout ce donc, qui luy en peut avoir acquis la propriété, est de l'avoir découvert le premier, de l'avoir abordé, çà & là d'y avoir mené des Colonies, basti des Villes, élevé des Forts, subjugué des Barbares, & donné des noms à des Portes & à des Rivieres. Mais tout cela ne luy en peut pas avoir acquis une possession absolüe, generale, & sans exception, puisque s'en estant faiti par la loy des choses *quæ sunt nullius*, & *quæ sunt primi occupantis*, il n'a en son propre que ce qu'il habite, qu'il cultive, & qu'il s'est entierement conquis. En tout le reste chaque Nation a le droit de prendre sa part, & s'il ne le luy veut permettre, elle

elle peut se servir de la force, & en chasser par la force celui qui ne s'y est establi que par la force.

Lors que Philippe II se munit de la Bulle du Pape, pour envahir l'Angleterre; il joignit à ce titre des forces les plus considerables qui eussent paru depuis long-temps sur l'Océan; c'est ainsi que le spirituel a besoin du temporel, & que l'un seconde si bien l'autre, que sans ce merveilleux concert, il est tres-difficile de s'emparer du bien d'autrui. Le Conseil d'Espagne s'épuisa de moyens, de soins & d'industrie, & tout le Royaume de finance, pour cette redoutable Flotte sur laquelle on avoit embarqué jusqu'à des fers pour en enchaîner les habitans de la grand' Bretagne: Cependant les forces spirituelles & les temporelles reüssirent également mal, & tout ce prodigieux armement qui a peine avoit esté achevé en deux ans, se perdit en deux heurs, les gouffres de la Mer en abymerent une partie, l'autre tomba entre les mains de ceux qu'elle alloit subjuguier, & de tout le funeste debris de cette Armée navale, à peine resta-t'il quelques Vaisseaux pour aller porter une si triste nouvelle en leur pays. Par où l'on voit que le Ciel ne correspond pas tousiours aux bons desirs du Chef visible de l'Eglise. S'il n'a donné les biens des Indiens, qu'à cause que ce sont des Barbares, il semble qu'on les leur devoit restituer à mesure qu'ils se font Chrestiens, mais ils auront

beau se convertir, on ne leur rendra pas leur pays, & les Espagnols imiteront assez ponctuellement en cela les Ecclesiastiques dans leurs acquisitions, qui sont autant de démembrements du Domaine des Laiques, auxquels ce qui en est une fois osté ne retourne jamais. S'ils gardent bien ce qu'ils tiennent, ils ne sçavent pas moins bien se faire obeir. Leur Empire est formidable, & qui doutera de cette verité, qu'il la reconnoisse dans les Monasteres, où les Religieux qui n'ont ny charge ny talent pour se faire valoir, sont bien plutôt les Esclaves des autres que leurs freres en Dieu. S'ils exercent un pouvoir si absolu dans l'enceinte de leurs murailles, sur ceux qui sont leurs compagnons de Closture, & qui professent une mesme vie, quel traitement ne feroient ils point à ceux qui sont d'une condition differente, s'ils venoient à acquérir cette autorité qu'ils feroient bien aises d'avoir, & dont quelques uns d'eux se sçavent servir avec tant d'avantage sur quelques particuliers sous le pretexte de la Religion & de la direction de leur conscience, sortant ainsi impunément des fonctions d'un Confesseur legitime, pour mettre le nez dans les familles, & se rendre les arbitres des interets & des affaires des maisons.

Mais pour revenir à cette donation du Pape, on voit que cette propriété imaginaire d'un Monde, qui n'est pas mesme encore bien connu, & duquel on croit qu'il en reste plus à

découvrir, qu'on n'en a encore découvert, ne peut ny ne doit empêcher les autres peuples d'y exercer le commerce puis qu'il est à qui se l'y peut ouvrir, & que les Espagnols se l'y sont acquis, sans avoir traité avec les autres Nations, qu'il leur demeure-
roit par préciput en propre & en souveraineté. Si donc les Anglois attaquent aujourd'hui les Espagnols aux Indes, ceux qui parmy eux ont le plus d'équité, confessent qu'ils ne leur feront pas tant une nouvelle guerre, qu'ils en continueront une vieille; puisque de tout temps ils les y ont ou plus ou moins harcelez, & que jamais on n'a fait un traité bien formel avec eux touchant ce pays. J'ay ouï examiner à quelques-uns des Curieux, le bien & le mal qu'il en pourra revenir aux deux Estats. Ils tiennent que les Espagnols y gagneront d'abord en prenant tout ce que les Anglois possèdent en leurs terres. Ils trouveront de bonnes sommes entre les mains des Marchands de cette Nation, tant à *Bilbao*, *Cadis*, & *Seville*, qu'en quantité d'autres Ports de leur domination, qui leur aideront à faire les premiers frais de la guerre.

Car il est à considérer que depuis long temps l'Angleterre fait presque tout le trafic d'Espagne. Les Hollandois pendant leur guerre, & les François depuis leur rupture, n'y ont eu du commerce que par son moyen. Tellement que les Anglois se sont établis puissamment, & ont acquis de grands effets en un pays riche

en argent, pauvre en denrées, & qui ne pouvoit recevoir de chez ses voisins celles qui luy estoient nécessaires, que par leurs mains. A cette confiscation des biens des Marchands Anglois, en tous les endroits où le Roy d'Espagne a du pouvoir on ne peut pas opposer celle des biens des Espagnols en Angleterre ; car comme ils ont la coutume de ne point porter les armes au service d'aucun Prince étranger ; ils ont pour maxime de feureté de commerce, de ne l'exercer que dans les pays de leur propre Roy. Ainsi ils n'en fortent point, quelque grand que soit le negoce qu'ils font, & ils se contentent de traiter chez eux avec les Marchands des autres Nations, qui pour suppléer au défaut de correspondance, s'y vont établir, & le font d'autant plus volontiers, que par là n'ayant pas affaire à des gens fort intelligens en leur marchandises, ils y font de plus grands profits.

Voilà donc le Roy d'Espagne hors de crainte qu'on rende la pareille à ses Sujets, pendant qu'il depouillera ceux de la Republique, qui se sont établis çà & là en ses terres. Mais ce petit & leger avantage, qui ne nuira qu'à quelques particuliers, n'est pas comparable à celuy que les Anglois auront à courir les deux Mers d'Espagne, & à attaquer tout ce qui luy viendra de chez ses voisins, dont elle peut à peine se passer. Ainsi Genes, Naples, Amsterdam & Anvers qui y font

font de si grandes affaires, n'y pourront profiter rien envoyer, qui ne couvre risque de tomber entre leurs mains; & si par hazard ils font des conquestes en l'Amérique, ou s'ils en prennent la Flote, comme ils semblent ne s'y point épargner, on verra la Tamise chargée des riches dépouilles de l'un & de l'autre Monde.

A toutes ces considerations de perte & de gain particulier, on en adjouste une d'Estat, qui est que par la guerre des Anglois, ce vaste & confus corps de la Monarchie d'Espagne, perdra presque toute sa liaison & toute sa communication avec ses membres les plus éloignés: car ayant la guerre avec la France, elle n'en a guere de bien libre que par Mer, qui luy sera osté par une Nation qui y est si puissante, qu'elle s'en attribue l'Empire. Il est vray que quelques uns disent icy, qu'on ne laissera pas de s'ouvrir le passage le mieux que l'on pourra, de mesme qu'on le faisoit du temps qu'on estoit en guerre avec les Hollandois; mais d'autres remarquent qu'il y a grande difference de l'un à l'autre Estat, puis qu'outre que l'Angleterre est d'une situation si avantageuse, qu'elle peut presque sans peine rompre la communication de l'Espagne avec la Flandre, la puissance des Hollandois par mer n'a proprement paru, que lors que la guerre estoit déjà vieille, & qu'on n'en avoit plus la premiere animosité, au lieu qu'icy on aura affaire à une Nation,

qui ne forme pas, & n'amasse pas ses forces pour combattre, mais qui combat pour employer celles qu'elle a sur pied. Outre que le Roy d'Espagne n'étoit pas alors épuisé d'hommes & d'argent, comme il l'est à present, & qu'il pouvoit mettre d'assez bonnes flottes en mer, pour y contrequarrer les Hollandois, qui de plus ayant le commerce simplement pour but dans les navigations, taschoient plus à passer librement par toutes les Mers, que d'en ôter la communication à leurs ennemis, Ainsi bien que souvent ils ayent attaqué leurs Flottes, & qu'ils en ayent pris quelques-unes, nous voyons que pourtant ils ne se sont pas montrez fort aspres à de telles conquêtes, parce que leurs Marchands y estoient interessez, & en recevoient presque autant de dommage que ceux de *Cadis* & de *Seville* mesme. On sçait qu'à mesme temps que leurs Vaisseaux de guerre croisoient la Mer pour en ôter le commerce aux Espagnols que ceux de leurs Marchands faisoient en leur faveur les allées & les venuës de Flandres, de Naples & de Genes, & seruoient à porter leurs plus secrets avis & leurs meilleures munitions, au lieu qu'en cette guerre avec l'Anglois, tout ira avec une autre chaleur; & que Cromwel ne se souciant pas d'y ménager quelque trafic pour sa Nation, passera d'abord dans une offensive sans relasche, & ira tout droit à la conquête des Indes, en cherchant de les incommoder par tout, afin d'en avoir meilleur marché.

L'Autheur rapporte les maximes principales de deux écrits composez en Castillan, où sont représentées les necessitez de l'Espagne, & les abus qui s'y commettent avec les moyens d'y pourvoir.

CHAPITRE XXIV.

J'Ay representé dans le precedent Chapitre le plus succinctement qu'il m'a esté possible, ce que j'ay ouï dire à *Madrid*, des desseins de Cromwel & des negociations qui se faisoient avec luy, par les Ambassadeurs des deux plus grands Roys de l'Europe, ou ce que j'ay pû tirer de divers raisonnemens qu'on y a faits sur ce sujet, pendant environ trois mois que j'y ay esté. Avant que j'en parle je veux remarquer qu'il sortit de dessous la presse deux Ecrits, qui decouvroient à plein & avec ingenuité les grandes necessitez de l'Estat; ce qui surprit ceux qui ne croyoient pas qu'un veritable Espagnol pust jamais avouer que ses forces sont épuisées, & qu'il est tombé en foiblesse. Le premier avoit esté composé par un *Dom Philippo Antonio Alofa*, Chevalier de l'Ordre de *Calatrava*, Conseiller du Roy, & son Secretaire en la Chambre de la sainte generale Inquisition. Il contenoit une exhortation aux Ecclesiastiques de secourir le Roy par des contributions volontaires, en une necessité si urgente qu'estoit celle de son Royaume. Apres en avoir dit

les causes, qu'il tire dès le temps auquel Philippe I. engagea presque tous ses revenus, pour assister la Ligue & bastir l'*Escorial*, & avoir représenté que sous Philippe III. son fils, les occasions des dépenses s'accrurent par les guerres d'Italie & de Flandres, par la translation de la Cour de *Valladolid* à *Madrid*, & par les frais qu'il falut faire pour l'entretien des Princes de Savoye, & la reception des Ambassadeurs d'Angleterre & de France, & que ce qui acheva d'affoiblir l'Estat, & qui le jetta dans une plus grande misere, fut le hauffement de la monnoye de billon, *la subida de la moneda de vellon*, dont le *Sauvedra* dit, qu'il arriva plus de mal à l'Espagne, que si tous les serpens & tous les monstres d'Afrique l'eussent attaquée : Il fait voir que lors que ce Roy luy succeda, il trouva l'Estat si pauvre, que c'est une merveille qu'il ait pû resister à tant d'ennemis qui à mesme temps luy ont déclaré la guerre, & conclud qu'après tant d'échecs qu'il a receus, il est en danger de ne pouvoir plus se deffendre, si l'on n'a recours à quelque moyen de luy donner une prompte assistance; & que de penser à de nouveaux impôts, ou à augmenter les vieux, il ne peut estre à propos, puis qu'en ce qui est imposé on trouve une impuissance generale en tous les Sujets de le payer.

Cela posé, il dit qu'on ne peut plus s'adresser qu'aux Ecclesiastiques, qui ayant toujours tenu la porte ouverte à toute sorte d'acqui-

quisitions, & fermée à la moindre alienation, & ne supportant presque point de charges, tiennent toutes les richesses de l'Etat, pendant qu'une plus docte plume que la sienne travaille à montrer qu'on peut les obliger & les contraindre justement à contribuer au Roy en ses grands besoins. Il declare que son dessein est de ne les porter qu'à une liberalité volontaire. Pour les y conduire, il montre qu'il leur sera utile de contribuer, puisque si le Roy est obligé de presser par toute sorte de rigueurs les Seculiers, ils abandonneront & le pays & la culture des champs, par où les revenus des Ecclesiastiques cesseront, qui ne les tirent que de leurs mains, par dixmes, cens, & autres rentes constituées, tant sur les fermes qu'ils tiennent d'eux, que sur les biens qu'ils ont en leur propre.

De là il passe à dire que cette liberalité se doit principalement à un Roy Catholique, qui n'a pour but que le bien de l'Eglise; qui ne demande les moyens pour continuer la guerre, qu'afin d'obtenir la Paix, & qui ne les demande qu'apres les avoir donnez: puisque c'est à ceux principalement qui par le droit de patronat de sa Majesté ont esté nommez & avancez aux Benefices, qu'on demande cette contribution & ce secours volontaire; qu'ils veüillent seulement se priver de leurs meubles précieux, de leurs services de vaisselle d'argent & de leurs grands trains, qu'ils tiennent sans doute pour faire montre

de leur puissance, qui paroistra bien mieux quand ils assisteront & donneront comme l'aumosne à leur Roy. En estant venu jusques là, il tient que pour la leur demander plus efficacement, le Roy doit choisir quelque grand Ministre, ou homme d'Etat de sa Cour, de qui les Ecclesiastiques ayent en quelque façon obtenu les Benefices qu'ils tiennent, & de qui ils puissent esperer quelque plus grand avancement, par le rapport qu'il fera au Roy & à son Conseil, de la liberalité qu'ils auront exercée, & de la promptitude avec laquelle ils l'auront faite. Il ajoute qu'ayant receu leurs dignitez par le moyen de ce Ministre, ils n'oseront le refuser, de peur de passer pour ingrats, & l'esperance qu'ils auront d'en obtenir de plus grandes par ion moyen, les portera à faire plus de liberalitez: & afin qu'ils n'en soient empeschez par leurs deliberations il conseille qu'on ne s'adresse au Corps ny à la Communauté assemblée en Chapitre, mais qu'on les penne en particulier & en détail, en écrivant exactement ceux qui se feront montrez les plus prompts à exercer la charité envers leur Seigneur & Maître, afin que cela leur serve comme d'un titre pour en obtenir aux occasions de plus grandes faveurs. Par cette methode, qui est proprement celle d'une collecte pour l'Etat, il croit que le Roy pourra en peu de temps amasser une bonne somme d'argent pour l'entretien de ses Troupes, qui perissent

fauté de payement, & pour le reſtaſſement de ſes affaires qui ſont par tout en deſordre par cette meſme neceſſité.

Le ſecond Imprimé qui parut en ce temps là, fut un memorial dreſſé par un certain Capitaine nommé Joſeph Puteol, où il repreſente au Roy, comment en ſoulageant ſon peuple il pourra mieux faire la guerre, *como aſſiſtiendo à todos*, ce ſont ſes paroles, *ſe pueda lograr el hazer mejor la guerra*. Les expedients qu'il y propoſe ſembloient eſtre d'un homme d'eſprit à ceux qui ne le connoiſſoient pas, mais la force du prejugeé faiſoit en pluſieurs, qui ſçavoient qu'il eſtoit, qu'ils mépriſoient ſes raiſons, parce qu'il n'eſtoit pas en une haute fortune; comme ſi la bonté d'un médicament dépendoit de la condition du Medecin, & *aliquando etiam olitor commodè non eſſet locutus*. Sans m'arreſter à ceux cy, je veux rapporter icy ce que les autres trouvoient du plus judicieux en ſon Ecrit; auſſi bien ſervira-t'il à mieux comprendre l'eſtat auquel je m'en vay laiſſer l'Eſpagne. A pres avoir fait voir en détail tous les revenus que ſon Roy tiré de ſes Royames de Caſtille & des Indes, qui en gros ne montent qu'à dix huit millions d'or; dont meſme Philippe I V. à preſent regnant, quand il vint à la Couronne, ne trouva de libre & de franc que huit millions deux cent ſoixante & quatorze mil écus, qu'il fut preſque auſſi toſt obligé d'engager aux Partifans pour reſiſter à la France & qu'il aliena en

core plus ces années passées pour avoir de quoy reduire la Catalogne; appaiser les troubles de Naples & de Sicile; deffendre l'Estat de Milan; recouvrer Portolongone & Piombin, & quantité de Places en Flandre; & secourir les Princes qui ont pris son party en ces revolutions de France, il conclud que pour remedier à une si grande disette, où se trouvent les affaires de son Roy; il faut se servir d'une épargne tres étroite, & d'une économie tres exacte. Les moyens qu'il en propose, sont autant de remarques de la mauvaise dispensation & administration des deniers publics.

Premièrement, il dit que ce qui empesche qu'on ne puisse fournir à la subsistance des Armées, n'est pas seulement l'engagement qu'on a fait des principaux revenus de l'Estat, à ceux qui ont presté au Roy en ses besoins; mais aussi le vol énorme d'un nombre infiny d'Officiers, qui sont établis pour les recouvrer, d'où vient que le Roy a eu sujet de se plaindre en sa proposition *à las Cortes*, que de dix millions que luy donnent ses Royumes de Castille, il n'en tire que trois & demy, les six autres demeurans entre les mains de plus de dix mille Tresoriers, Secretaires, Receveurs, & autres personnes, qui ne vivent que de la rapine qu'il exercent sur le Roy & sur son peuple.

En suite il voudroit que parmy les Assentistes ou Partisans, tant anciens que modernes, l'on

l'on distinguast ceux qui ont traité de bonne foy, & qui n'ont pas profité malicieusement de la nécessité des affaires, d'avec ceux qui s'en sont prévalus par finesse, en achetant les droits du Roy. A ceux là il tient qu'il est juste que l'on fasse bonne composition, & qu'on les laisse jouir des droits, qu'ils se sont également acquis; mais pour les autres qu'on les doit traiter avec toute la rigueur possible, & leur faire rendre gorge, comme à des usuriers à brûler, & à des voleurs à pendre. Sur le fait des recompenses, il trouve qu'il est juste de reconnoître ceux qui ont rendu quelque bon service, en quelque nécessité que soit l'Etat: mais il ne veut pas que pour cela le Roy mette la main à la bourse, & qu'il soit liberal, lors qu'il n'a point de quoy l'estre. Il luy conseille que puis que la grande naissance n'est pas toujours une source de grandes actions, & que les enfans n'heritent que rarement de la valeur & de l'esprit de leurs peres, il ne laisse pas dans les maisons & en succession quatre cent & quatre-vingt onze Commanderies, que possèdent les huit Ordres militaires d'Espagne, qui valent plus d'un million d'or de rente, & qu'au lieu de les donner par faveur le plus souvent à des personnes indignes & inutiles, il les distribuë à ceux qui auront conservé ou étendu les limites de la Monarchie. Et si quelquefois il les laisse sortir d'entre les gens de guerre, que ce soit pour un habile Ministre d'Etat, ou un adroit Ambassadeur,

deur, qui sans tirer l'épée, a deffendu une place, en a surpris une autre, a empesché une levée à l'ennemy, a osté les vivres & les munitions à une armée, a fait que les voisins s'y sont opposez, a obligé un Prince de quitter sa neutralité, a conservé l'Allié, s'est assuré de celui dont on doutoit, & qui enfin par son esprit & par son industrie, a procuré de grands avantages à son Maistre & à l'Etat. Cependant il se plaint que bien loin de donner le solide de ces Ordres à des personnes qui le méritent, on leur en refuse mesme l'exterieur & l'éclatant qui ne consiste qu'en l'habit. Ainsi il dit que Monsieur de saint Maurice, Gentil-homme Bourguignon, qui avoit tres bien servy, a esté plusieurs années sans le pouvoir obtenir, bien que le Marquis de Caracene eût écrit en sa faveur, & rendu témoignage de sa vertu & de son grand merite. Qu'ainsi il ne s'estonne pas que de son temps il n'y a en toutes les Troupes qui servent dans le Milanois, que huit Chevaliers, puisque cet honneur, qui devoit estre la recompense des gens de guerre, ne se donne le plus souvent, qu'à des gens de plume, ou à ceux qui s'appuyent plus sur la robe que sur l'épée, encore qu'ils la portent toujours, pour marque de ce qu'ils devoient estre plutost que de ce qu'ils sont. Apres cette deduction d'abus au maniement des Finances de son Roy, il passe aux moyens de les accroistre, & des lieux mieux assurer. Pour les accroistre il

veut que l'on confidere que l'Espagne estant habitée par des gens très riches, par d'autres qui sont assez accommodez, & par des pauvres, dont le nombre est le plus grand, on ne peut favoriser l'un des trois partis en l'imposition des contributions pour l'Estat, sans qu'on fasse tort aux deux autres, & au Souverain mesme : & qu'ainsi il faut qu'on y observe cette proportion Geometrique, qui a égard aux forces & aux moyens d'un chacun, & qui ne permet pas qu'il en arrive en la Republique, comme en nos corps, où bien souvent toutes les mauvaises humeurs tombent sur la partie la plus foible. Ayant posé un si bon fondement, il attaque ceux qui possèdent le plus, & qui payent le moins, & montre que le Clergé d'Espagne qui est si riche ne donne au Roy que quatre cent quarante sept mil écus, qui n'est qu'une bagatelle au prix de ce qu'il peut faire. D'où il conclud, qu'on peut prendre sur leur fonds un tres-juste expedient d'une augmentation de revenus en une si grande necessité de l'Estat. A la haute & moyenne Noblesse, il ne juge pas que l'on puisse avec equité rien imposer de plus, puisqu'il se trouvera qu'aujourd'huy elle paye le tiers de son revenu : mais bien sur les Laboureurs, sur les Marchands, & sur les richesses inconnuës, & dont on pourroit tirer de plus grands subsides, que ceux qu'on en a, si l'on vouloit bien examiner les sources de leur abondance. Quant aux impositions

ambassades, il dit que celle qui consiste en
 la huitième partie de la chair, de l'huile, du
 vin &c. est la pire de toutes, puis qu'elle don-
 ne occasion à mille fraudes, tant des Officiers
 que de ceux qui entreprennent de faire en-
 trer ces denrées dans *Madrid*, & autres villes,
 sans payer les droits. A quoy j'ajoutéray,
 qu'on m'a assuré, qu'il y a un nombre infiny
 de gens qui ne vivent que de ce métier. Jus-
 ques là que non seulement ces necessiteux
 de bonne maison, & ces vaillans filoux, qui
 veulent vivre sans rien faire, dont les Cours
 & les grandes Villes ne manquent jamais, s'en
 meslent mais aussi les Moines, & les moins
 accommodez des plus grands Seigneurs. Ce
 qui a obligé de pourvoir de Gardes ceux
 qui sont commis à la collecte de ces imposts,
 avec cette condition, que lors qu'ils attrape-
 ront des denrées qu'on fait entrer sans payer
 les droits, elles leur appartiendront. Mais
 de ce qu'on a estably pour redoubler leur
 vigilance, ils se sont formé une espece de po-
 litique, par laquelle considerant l'interest
 du Roy, comme celuy qui feroit cesser leur
 gain, s'ils le poursuivoient avec vigueur, ils
 ne sont pas fort exacts à y prendre garde; tel-
 lement que voyant bien, que s'ils ne fermoient
 quelquefois les yeux, ceux qui se mes-
 lent de cette espece de contrebande en aban-
 donneroient la profession, n'y trouvant que
 pertes & confiscations de leurs denrées,
 & qu'ainsi le Roy seroit bien payé de ses
 droits,

droits, mais qu'eux n'y trouveroient plus de gain à faire, ils s'entendent avec les Entrepreneurs de contrebande, & ne leur faifissent leurs marchandises, que lors qu'ils en ont tant fait entrer, qu'ils ont plus gagné qu'ils ne perdent. Ainsi le commerce s'entretient aux dépens du Roy, & quantité de faïneans se nourrissent du sang du pauvre peuple, sur qui tombe tout le mal d'un si grand desordre. Parmy d'autres imposts, qui luy semblent mal assis, & que je ne m'amuseray pas à mettre icy, puis qu'aussi bien je ne les connois pas tous, & qu'ils ne reviennent pas aux nostres, il compte le papier marqué : disant que c'est un revenu peu stable, se fondant sur la chicane à la quelle la folie & l'opiniaastreté des hommes donne l'estre. Où est à remarquer qu'à mesme temps qu'on blasme cet impost en Espagne, où il est estably, comme peu assuré & peu utile au public, on en propose & on en presse l'établissement en France, comme d'une piece qui doit produire des millions au Roy. Il est vray que comme en France on est peut-estre plus fou en chicane qu'en Espagne on y en pourroit tirer un plus grand fonds que non pas en un pays, où ce sale mestier, pour le civil au moins, n'est pas tant en regne : au lieu qu'en France il s'exerce avec tant d'avidité, tant de rapine & tant de longueur que cette horrible beste, qui se nourrit si bien parmy tant de tribunaux divers, & les conflits de leurs Jurif-
 dictions,

ditions, peut passer pour un des fleaux, qui s'oppose davantage au bonheur de la Nation & au repos des familles.

Après que cet Auteur a marqué tout ce qu'il trouve de peu juste & de mal entendu en quelques impositions, dont il parle, il conseille à son Rôy, qu'il fasse un compte de toutes ces petites parties mal assises, qui luy sont ruineuses & à son peuple, & qu'il les impose avec proportion sur tous les biens de ses Sujets, à qui elles ne peseront gueres estant divisées avec égalité, & auxquels il sera tres doux de s'estre redimez pour peu de chose de tant de vexations qui sont plus au profit de mille Coquins, qu'à celuy de l'Etat. Si l'on veut faire les efforts qu'il propose, & se servir des moyens qu'il en donne, il ne doute point que sa Nation ne surmonte tous ses ennemis, y ayant tant de conquestes qui témoignent sa valeur, tant de livres, qui sont des marques de son esprit, & tant d'or & d'argent marqué à son coin, qui court par tout, bien qu'elle n'en recoive point d'étranger qui montre sa richesse.

*Visite de l'Auteur & de ceux de sa Compagnie
au Comte de Pigneranda. Eloge de ce Comte.*

C H A P I T R E X X V .

Pendant que les deux Écrits, sur lesquels j'ay discoursu dans le precedent Chapitre, four-

fournissoient à nos conversations, une nouveauté tout à fait extraordinaire, à cause du genie de la Nation, qui ne va gueres à découvrir où le bast la blesse, & dont la constance est si admirable, qu'elle fait toujours bonne mine à mauvais jeu; nous receûmes des lettres pour quelques-uns des principaux Ministres du Roy Catholique. Si elles nous fussent venuës dès le commencement de nostre arrivée à *Madrid*, elles nous auroient servy à mieux connoistre de quel air on vit en cette Cour; mais comme nous ne les eûmes qu'au mois de Juin, & que pour prevenir les grandes chaleurs, nous voulions repasser les Pyrenées avant qu'elles commençassent, il ne nous restoit guere de temps à estre en un pays, où le Soleil est un peu trop prodigue de ses rayons. Cependant pour en profiter autant qu'il estoit possible, & le faire selon les formes, je m'adressay à Dom Martin, Secretaire du Comte de Pigneranda, & le priay de donner à son Maistre la lettre de faveur que nous avions pour luy; je l'entretins de la condition & des qualitez de Monsieur de & de Monsieur son Frere, afin qu'il l'en advertist. Je sçeus de plus à quelle heure on pourroit le voir, afin qu'on ne le fût pas chercher au temps qu'il ne donne point d'audience. Ces precautions sont à suivre en cette Cour, pour tous ceux qui n'estant pas connus, ou n'ayant personne qui les introduise, veulent parler en particulier à quelqu'un des prin-

cipaux Ministres. Car par là ils ne s'exposent pas à effuyer cette seiche gravité, qui leur fait recevoir avec un visage de plomb, c'est à dire froid & peu ouvert, tous ceux pour qui ils auroit peur de se méprendre en leur civilité, ne sçachant pas qui ils sont; joint qu'à en parler en general, un homme d'esprit ne doit jamais rendre luy mesme cette sorte de lettres, qui ne sont que pour le faire connoistre à des personnes qu'il n'a jamais veüs; car si on les lit en sa presence, il souffre un moment d'incivilité fascheuse, & si on remet à les lire apres qu'il s'en fera allé, il ne reçoit en cette premiere visite que des carresses tiesdes, vagues & confuses, & qui retombent plus sur celuy qui écrit, que sur celuy pour qui il écrit. Nous ne fûmes pas en ces peines, car le Comte, ayant esté informé & par la lettre de *Dom Estevan de Gamarra*, & par le rapport de son Secretaire, de ce qu'estoient ceux qui le viendroient saluer à une telle heure, nous fit un accueil tel qu'on le pouvoit souhaiter. Aussi n'y a-t-il point de Seigneur en cette Cour qui entende mieux son monde que luy, qui soit plus accort, & qui soit plus affable aux Etrangers. Il a l'abord heureux & accompagné de douceur, qui fait voir qu'à la severité des mœurs de son pays, & à cette imperieuse gravité de la Nation, il a meslé un certain air étranger, qui en diminue l'austerité, & qui luy donne de l'agrément en sa façon d'agir, tellement que si l'adresse

*Visite
de
l'Au-
theur
& de
ceux de
sa com-
pagnie
au Cō-
te de
Pigne-
randa.
Eloge
de Pigne-
randa.*

dresse & la galanterie du premier des *Tanquins* fit dire, *Græcum ingenium miscuerat Italicis artibus* : on peut assurer, que celle de ce grand Homme fait voir, que *Hispanicum supercilium potest moribus exteris & comitate exotica dilui*. Son esprit & son jugement ont paru en son Ambassade de Plenipotentiaire à Munster ; & comme la nouvelle arriva à Madrid, de la promotion du Cardinal Chigi au Pontificat, & du grand desir que ce S. Pere témoignoit pour la Paix entre les deux Couronnes, on parla de l'envoyer à Rome pour l'Ambassade d'obedience ; mais en effet on ne le vouloit choisir pour cet employ, que par ce qu'ayant contracté grande amitié & habitude avec le nouveau Pontife, lors qu'il estoit Noncé en Allemagne, on esperoit qu'il y pourroit beaucoup servir son Maistre pour toute sorte de negociations. On publia mesme divers avantages que le Roy luy vouloit faire pour l'obliger de l'accepter ; outre une bonne somme de comptant ; on disoit qu'on luy assignoit trois mille ducats par mois, que l'on donnoit le titre de Comte à son fils, qu'on luy continuoit la Presidence du Conseil des Indes, & que la clef d'or, qu'il n'avoit que *Capona*, c'est à dire seulement par honneur, luy estoit conferée à *exercitio*, c'est à dire en usage, & avec toutes ses prerogatives. Cependant on n'a encore rien fait de tout cela, & nous n'en avons ouy que le bruit. Aussi ceux qui sçavent la confiance

qu'à *Dom Luis de Haro*, en sa fidelité & en sa capacité, ne croyent pas qu'il l'éloigne du Conseil que le plus tard qu'il pourra. Ayant ainsi eu toute sorte de satisfaction en nostre premiere visite, à un si honneste homme, qui n'oublia rien de ce qui pouvoit persuader Monsieur de . . . de l'estime qu'il faisoit de sa personne & de son merite; qu'il reconnut d'abord par cette vivacité d'esprit qui est si naturelle aux personnes extraordinaires, qu'elles n'ont pas besoin de parler deux fois à ceux qui les approchent pour sçavoir ce qu'ils valent; nous crûmes avoir fait une bonne avance pour estre bien receus de *Dom Luis de Haro*, lorsque nous le verrions. Car outre que nous avions une lettre pour luy, nous ne doutions point qu'il ne l'entretint, & de la visite que nous luy avions rendue, & de tout ce qui pourroit l'obliger à faire bon accueil aux premiers Hollandois de marque qui avoient passé en Espagne depuis la Paix; qu'il considere comme un Ouvrage pour lequel il semble s'interessier à ce qu'on luy montre que cette reconciliation apres une guerre de près de quatre-vingt ans est tout à fait pure & sincere; & n'a pas seulement desarmé les mains & les bras, mais aussi les cœurs & les esprits. Sarquoy je diray que bien que tous les Ministres que nous avons approchez, nous ayent témoigné que c'estoit là leurs sentimens, il n'en a pas esté de mesme de plusieurs particuliers, qui nous mon-

troient un visage assez ferain & amiable, lors qu'ils nous prenoient pour Flamans, mais lorsque par trop de curiosité, ils vouloient sçavoir de quel endroit des Pays-bas nous estions, & que nous leur respondions de Hollande, l'air leur en devenoit rude, & ils changeoient de ton & de voix, comme si avec ce mot nous leur eussions donné un coup de massüe, qui estourdissoit toute la conversation & la familiarité commencée, tant il est vray que cette Nation a un certain principe de grandeur ou de fierté dans l'ame, qui ne permet pas qu'elle voye jamais de bon œil, ceux qui ont esté ses ennemis, quelque paix qu'elle ait faite avec eux. Mais pour retourner à nostre seconde visite, & dire de quelle façon nous nous y primes, j'ajoutéray qu'avec la lettre qui estoit pour *Dom Lúis de Haro*, on nous en avoit envoyé une pour un Gentil-homme nommé *Alonzo Verçoga*, parent de *Dom Estevan de Gamarra*, Ambassadeur du Roy Catholique auprès de Messieurs les Etats, qu'on nous marquoit estre fort bien dans l'esprit de ce Favory. Par là nous jugeâmes qu'il falloit premierement voir le sieur *Alonzo*, afin qu'il luy rendist la lettre, & qu'il nous y introduisist à propos. On eut assez de peine à sçavoir où il demeuroit; mais enfin ayant appris qu'il se tenoit à la campagne, & qu'il n'y avoit à *Madrid* qu'un de ses fils, qui estoit Gentil-homme de *Dom Lúis de Haro*, je fus le chercher à la maison de ce premier

Ministre. Il avoit sa chambre en ville, & ne venoit plus à cet Hostel, depuis que son Maître estoit au *Buen Retiro* avec le Roy, & la civilité des Officiers, de qui je m'enquis de son logis, n'alla pas jusques à me le faire enseigner, tellement que me l'ayant à peine bien indiqué, il me fut difficile de le trouver; & plus encore de le rencontrer. Car comme il n'y faisoit que coucher, il falloit le chercher bien tard, ou le prendre de fort bon matin. Ce fut enfin au sortir du lit que je le trouvay, aussi fort en peine de sçavoir nostre logis, parce qu'il avoit reçu une lettre de l'Ambassadeur à son pere, par où il luy reiteroit la priere de nous rendre toute sorte de bons offices en cette Cour. Je luy donnay la lettre qui estoit pour son pere, & celle qui estoit à *Dom Luis*, le priant de la rendre, & de sçavoir à quelle heure nous pourrions le voir. Quelques jours se passerent sans qu'il nous visitast, & sans qu'il nous rendist aucune réponse. Cela me fit juger qu'il ne confideroit guere les lettres de l'Ambassadeur, ou qu'il n'avoit pas assez d'accez auprès de son Maître, pour faire ce qu'il luy marquoit.

Difficultez à obtenir des passeports pour sortir d'Espagne. L'Authheur & ceux de sa compagnie obtiennent audience de Dom Luis de Haro. Modestie de ce premier Ministre. De quelle sorte en usent ceux qui ont affaire à luy. Sa conduite comparée avec l'ambition ordinaire des Ministres des Princes. Ses occupations & son grand attachement au service du Roy. Audiences publiques qu'il donne. Son esprit comparé à celuy de son predecesseur. Son entretien avec l'Authheur & les personnes de sa compagne. Sa bonté excessive. Sa conduite comparée avec celle d'Olivarez son Oncle. Comparaison de la faveur de l'un & de l'autre. Discours de Dom Luis au Roy, lors qu'il luy donna l'administration de ses affaires. Portrait de l'exterieur de Dom Luis.

CHAPITRE XXVI.

Comme nous pensions à nostre depart, je me mis à songer aux moyens d'avoir un passeport qui fust en bonne forme, estant tres-bien averty de l'insolence & de l'effronterie de ceux qui font aux passages, qu'on nomme *Difficultez à obtenir des passeports pour sortir d'Espagne.* *Puertos*, tant pour la Doüanne que pour la garde. Ce qui fait qu'il y a beaucoup de formalitez à observer en ces passeports, afin qu'ils soient d'une force à arrester l'importunité & la supercherie de ces fourbes, qui ne sont là que comme autant de Harpies, qui n'at-

n'attendent que les passans, & sur tout l'Etranger, pour leur faire toutes les avanies dont ils se peuvent aviser.

Je m'enquis soigneusement de toute la circonspection qu'il y falloit apporter, & comme le Comte de *Pigneranda* avoit de luy même dit à Monsieur de . . . que pour ne pas sortir d'Espagne sans une de ses plus belles raretez il devoit emmener des chevaux, & qu'il luy feroit avoir tous les passeports dont il auroit besoin; nous estions hors d'apprehension de les pouvoir obtenir aussi avantageux qu'on les pouvoit souhaiter; ceux qui n'ont point d'appuy à la Cour pour en estre munis, sont obligez de presenter Requête à un certain Conseil, dont est Secretaire un nommé *Carnero*. On y delibere sur sa requête, & si on luy accorde le passeport qu'il demande, la deliberation passe de ce Conseil à celui du Roy, d'où elle revient quelquefois approuvée, quelquefois regettée, & souvent limitée, ou amplifiée, selon que le Reque- rant a reüssi en ses sollicitations pour cette expedition. Enfin, bien que par adresse ou par present on puisse quelquefois avoir de fort bons passeports, & assez promptement, on m'a assuré que ceux qui ne sont pas connus, & qui n'ont pas d'amis, trouvent que de cette bagatelle on a fait une negociation épineuse & lassante. La nostre ne le fut gueres; car ayant fait dresser un memoire assez exact & au sens de ceux qui sçavoient de quelle fa-
çon

çon devoit estre un passeport pour sortir d'Espagne sans accroche, je le fus porter à *Dom Martin* Secretaire du Comte de *Pignerranda*. Il le vit, & me dit qu'il n'estoit pas besoin de tant de particularitez, & que nostre passeport devant immediatement venir du Conseil du Roy, il ne falloit que traduire en Castillan celuy de l'Archiduc, & qu'on nous en expediroit un de mesme, qui seroit par tout respecté. J'acquiescay à son sentiment, & Monsieur & moy fûmes avec luy chez *Geromimo de la Torre*, Secretaire d'Estat, auquel il presenta un memoire pour le dit passeport, le luy recommandant de la part de son Maistre. Il promit de le porter dès le jour mesme au Conseil d'Estat, & nous fit beaucoup de civilité, disant avec une espee d'admiration & de transport, qui nous surprit, *Olandeses, a los quales quiere tanto bien el Rey nuestro Señor que Dios guarde*. Il nous accompagna avec ces belles paroles, & apec beaucoup d'empressement jusqu'au bas de son degré.

Pendant que l'expedition de nostre passeport estoit ainsi sur le tapis, Monsieur de & moy fûmes un matin voir nostre *Señor Verçoga* pour un peu mieux connoistre l'humeur de la Nation, & sçavoir si par negligence ou par faute de credit, il avoit manqué à faire ce dont le prioit l'Ambassadeur. Aussi tost il nous fit des excuses de ce qu'il ne nous estoit pas venu voir, & nous dit qu'il avoit rendu la lettre à *Dom Luis de Haro*, &

L'Au- qu'il avoit ordre de nous accompagner à
thieur l'Audience (c'est ainsi qu'on parle en cette
de ceux Cour) qu'il nous donneroit le lendemain.
de sa Par là nous vîmes que son retardement à
compa- nous rendre réponse, estoit plutôt un effet
gnie ob- de l'humeur de la Nation, peu empressée &
tienn- ponctuelle en ses civilitez, aussi bien qu'en ses
ment affaires, que de sa nonchalance, ou de son peu
Audiē- de pouvoir à faire ce dont il estoit prié, mes-
te de me se trouvant parent du Secrétaire *Gerónimo*
Dom *de la Torre*, à qui le memoire pour nostre pas-
Lis seport avoit esté donné. Il voulut nous me-
de Ha- ner chez luy, & le luy recommander en no-
vo. stre presence. Mais je fus bien surpris de le
 trouver tout autre en cette visite que nous
 luy rendions conduits par un de ses parens,
 que nous ne l'avions trouvé Monsieur.
 & moy. Car au lieu de ce bon accüeil qu'il
 nous avoit fait, & dont je viens de parler; il
 eut de la peine à quitter sa table & ses papiers,
 & ne nous entretint qu'à demy mot, s'amufant
 à fueilleter des écrits qu'il avoit entre les
 mains. Cette inégalité me scandalisa & le
 plus doux jugement que j'en pû faire, la
 considerant en un homme d'une Nation
 qu'on estime si peu variable en son humeur
 & en ses actions, est que ce jour là il avoit
 l'esprit rempli de quelque chose de grand &
 de fascheux. Cela n'empescha pas, que le len-
 demain nous ne fussions à l'assignation pour
 voir le premier Ministre d'une si superbe
 Cour. Il n'est pas de difficile accez, & on ne le
 trouve

trouve pas environné de cette pompe & de cet éclat, qu'affectent ceux qui tiennent le premier rang auprès de leur Maîtres. On ne luy fait pas la Cour, & on ne voit dans son antichambre que ceux qui ont à luy parler. On n'en rebutte pas un, & chacun par ordre est introduit en sa chambre, où il luy dit ses affaires, puis en ressort & fait place à d'autres. S'il y a quelqu'un qu'il ne fasse pas entrer, & qui l'ait auparavant entretenu de son affaire, il luy fait sçavoir sa volonté par son Secretaire, & s'il n'a rien de nouveau à luy proposer, il faut qu'il s'en contente. S'il ne luy a jamais parlé de son affaire, ou qu'il ait à luy dire quelque chose de plus, on le remet au lendemain, ou à une autre heure. Ainsi il y a peu de personnes qui n'en retournent en quelque façon satisfaites, ou qui n'ayent l'esperance de l'estre quant au point de l'Audience. Au lieu qu'autre part les premiers Ministres sont une espece de divinité, qui se communique fort rarement, qu'on ne montre qu'après mille rebuts, & qui ne se contentans pas de participer à l'autorité du Souverain, veulent un degré d'adoration au dessus du sien. Aussi peut-on assurer, que si le Ministère est à ceux cy un sujet de gloire, de vanité & de plaisir, il ne l'est à *Dom Luis*, de la façon qu'il l'exerce, que d'occupation, de travail & de peine, & que parmy ceux qui ont le maniement des affaires, il n'est pas seulement de premier en rang, mais aussi en attachement &

*Mode-
stie de
Don
Luis.*

*De
quelle
sorte en-
sent
ceux
qui ont
affaire
à luy.*

*Sa con-
duite
comparée a-
vec l'au-
bitou
ordinaire
des
Minis-
tres
des
Prin-
ces.*

Ses occupations & son grand attachement au service du Roy.

en sujction pour le service de son Roy. En effet il s'y donne tout entier, car dès le matin apres ses devotions, & qu'il a fait un tour à l'Appartement du Roy, pour voir s'il n'y a rien à quoy il doive pourvoir, il s'en vient environ les sept ou huit heures s'asseoir à la table de la Chambre de ses expéditions, où il est jusques à une heure apres midy à ordonner à ses Secretaires, sur tout ce qu'il y a à faire, & à écouter ceux qui ont à traiter avec luy, qu'on luy presente par ordre, comme je viens de dire, & l'apresdisnée il se renferme pendant quelques heures. Puis environ les quatre ou les cinq, il retourne à la mesme Chambre, où il est dans de pareilles occupations, jusqu'à sept heures du soir. Il y a deux jours de la semaine, auxquels il donne Audience publique, aussi bien que le Roy : & alors chacun y entre, & j'y ay veu de toutes sortes de personnes, & mesme des soldats estropiez & tout nuds, qui s'y presentoient aussi bien que les autres, pour faire entendre leurs pretentions, sans qu'on y apportast autre distinction, que de les faire avancer avec discretion & respect, s'ils ne l'observoient pas.

Audiences publiques de Dom Louis.

A tout cela il faut ajoûter un soin presque universel qu'il a de toute la Maison du Roy, dont il est grand Ecuyer, & les heures qu'il faut qu'il donne aux Conseils Privé & d'Estat, & les Audiences de Ceremonie, ou d'affaires aux Ambassadeurs, & Agens des Princes étrangers. Tellement qu'il n'y a

gue-

guere de vie plus agitée & occupée que la *Son es-*
 sienne. Je ne parleray point de sa capacité, *prit*
 ny de son esprit. Les Espagnols ne le tiennent *compar-*
 pas égal à celuy de son predecesseur, qui l'a- *ré à ce-*
 voit vif & actif au possible, mais ils ajoûtent *luy de*
 qu'ils n'en estoient pas pour cela plus heu- *son pre-*
 reux ny en public ny en particulier, & que la *deces-*
 grande moderation & bonté de celuy-cy, vaut *seur.*
 bien l'ardeur & le feu de l'autre, qui pour
 exécuter ses desseins, ne laissoit personne en
 repos, tant est vray ce que disent les Politi-
 ques, que les plus grandes intelligences ne
 sont pas les meilleures pour le gouvernement
 de l'Estat, & qu'elles portent la veuë si avant
 qu'elles font souvent des fauts & des bonds
 dans les affaires, qui les jettent en des extre-
 mitez, où elles ont besoin de toute leur suffi-
 sance, pour s'en tirer, & de tout leur bon-
 heur, pour ne se pas perdre. Au lieu que les
 mediocres vont pied à pied, & ne sont pas
 sujettes à ces transports politiques, qui tien-
 nent souvent l'interest de l'Estat en l'air avec
 tout l'esprit de celuy qui gouverne.

Dés que nous fûmes arrivez au logis de
Dom Luis, qui se tenoit alors à l'Hermitage
 du *Buen Retiro*, nous y fûmes receus par *Dom*
Christoval son Secretaire. C'est un petit *Qua-*
 homme qui a une adresse & un tour d'esprit *litez de*
 au de la l'ordinaire de ceux de sa Nation, car il *Dom*
 est Alleman, & il en a si peu la mine & l'abord, *Chri-*
 qu'on le prendroit plûtoft pour un hom- *stoval,*
 me né au pied del'Apennin ou des Pyrenées, *Secre-*
D. Luis

que sur les bords du Danube ou du Rhin. Il a soin de toutes les affaires étrangères, & sert d'Interprete à son Maistre pour ceux qui luy parlent en François. Nous luy fûmes bien tost presentez, & voicy de la façon qu'il nous receut. Il estoit assis sur un fautüeil, au bout d'une table, le manteau sur les épaules & l'épée au costé. Quand nous entrâmes, il se leva & apres que nous luy eûmes fait la reverence, il nous fit donner des chaises, & au mesme temps *Dom Christoval* vint se placer à genoux sur le tapis de pied, entre sa chaise & celle de Monsieur de qui luy parla en François pour plus de facilité, bien qu'il sceut assez d'Espagnol pour s'expliquer commodement, *Christoval* l'interpreta en mesme temps à *Dom Liüs*, qui répondit le plus obligeamment qu'il se pouvoit. Apres les premiers complimens, il s'enquit de nostre Voyage, & de nostre séjour à *Madrid*; & sur ce qu'il nous voyoit disposez d'en partir, il nous demanda si nous n'irions pas à *Seville*, & comme nous nous en excusions sur ce que la saison estoit avancée, il nous dit qu'à la verité le temps nous pressoit, si nous voulions sortir d'Espagne avant les grandes chaleurs, mais que ne voyant pas l'*Andalousie*, nous laissions à voir le plus beau pays du monde. Il nous fit en suite mille offres de services, & sur ce que nous luy témoignâmes que nous voulions prendre nostre chemin par l'*Arragon* & entrer en France par la Catalogne, s'il étoit possible

Entretien de
Dom
Liüs
avec
l'Ass-
theur
de les
person-
nes de
sa com-
pagnie.

fible, il nous promit deux lettres de recommandation, l'une pour le Duc de *Monteleon*, Vice-Roy d'*Arragon* l'autre pour *Dom Juan d'Autriche*. Il nous demanda si nous voulions faire la reverence au Roy; mais comme nous estions sur le point de partir, nous crûmes qu'il ne falloit pas luy donner la peine de nous procurer cet honneur, puisque nous avions tant de fois veu de près & de loin cette Majesté. Enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit estre obligéant, & nous rendre satisfaits de nostre visite, Aussi est il d'une humeur à ne mécontenter personne, & jamais Favory ne fit moins de mal que celuy-cy. Il souffre ses envieux & ses ennemis declarez à la Cour, comme le Duc de *Medina de las Torres*, & on le voit sortir avec si peu d'éclat, qu'il n'y a rien ou peu à dire de son train à celuy du moindre Grand d'Espagne. La foule ne l'accompagne point, & l'on remarque qu'il suit mieux que son Predecesseur, l'avertissement d'un Favory de la mesme Nation, qui conseilloit après sa chute à ceux de son rang, de donner eux-mesmes un tour da rouë & de main à la barque de leur fortune, quand elle les pouffoit trop haut, les portant à l'égal du Roy, ajoûtant que celuy qui pense avoir le plus avancé, est souvent le plus proche de sa ruine, & qu'il ne doit jamais se laisser emporter à admettre des honneurs & une suite, que sa disgrâce luy oste avec mépris. Sur quoy je remarqueray qu'on

*Bonté
excessi-
ve de
Dom
Luis.
Sa con-
duite
com-
parée
avec
celle
d'Oli-
varez.
son On-
cle.*

m'a raconté, qu'un grand Homme d'Etat de cette Cour disoit, qu'un Favory doit avoir la retenüe & la prudence de cet Ange, devant lequel S. Jean se prosterna pour l'adorer, & refuser certaine sorte de respect qu'on luy veut rendre, par un *vide ne feceris, conservus sum*; parce que si Dieu dont cette immensité de gloire & de puissance qu'il possède pour reduire tout le monde créé en poussiere, ne souffre point de compagnon en l'adoration, les Roys qui n'ont qu'un pouvoir limité, & une force qui ne fait qu'imiter l'infinie, en souffriront encore moins. Aussi cette ambition sans borne, & cette faim de grandeur demesurée, fit trébucher en deux ans le Cardinal *Spinola*, l'un de plus grands Favoris de Philippe II & renversa enfin ce fameux-Comte duc d'*Olivarez*, dont aujourd'huy *Dom Liis* tient la place Outre ce que j'ay dit, touchant son Ministère, les Curieux trouvent une notable difference en la faveur de l'oncle & celle du neveu, tant au fondement, qu'à l'exercice. Ils considerent que celle du premier nasquit de la conformité de ses mœurs réelle ou étudiée à celles du Prince, & de la peine qu'il prenoit à seconder ses inclinations, & à luy servir d'instrument de satisfaction pour des plaisirs contraires à sa grandeur & à sa condition; que celle du second est venue des obligations que luy a le Roy, & des services qu'il luy a rendus en des rencontres où il s'agissoit de sa vie & de

Compa-
raison
de la
faveur
de Dom
Liis a-
vec cel-
le d'O-
liva-
rez.

de son Estat ; Que celuy-là gagna la volonté & l'affection du cœur , qui n'est que la fleur de l'arbre , que mille accidens font tomber , que celuy-cy s'est estably en son entendement, & est entré dans son esprit par connoissance ; qui est la vraye racine d'une faveur à l'épreuve du temps & du caprice. Qu'il parvint à ce haut degré presque à mesme temps & de mesme façon que le Duc de Luynes y estoit monté auprès de Louys XIII. Que l'autre y est arrivé par un chemin à peu près pareil à celuy qui y mena le Cardinal de Richelieu. Que le Neveu eut le loisir de profiter des fautes & de tout le malheur de l'Oncle ; aussi bien que le Cardinal de tous les manquemens de son devancier. Mais quant à l'exercice de son pouvoir , ils remarquent , qu'il est bien different de celuy de ces trois Favoris ; que le Duc de *Luynes* & le Comte Duc d'*Olivarez* troublèrent la paix des Estats de leur Maistres , l'un pour faire valoir cette épée de Connétable qu'il venoit de recevoir , l'autre pour montrer cette grande capacité , dont il se piquoit par dessus tous les hommes. Richelieu qui succeda au premier , bien que fort éloigné de ses maximes , crut qu'il devoit poursuivre la pointe de la guerre , qu'il trouvoit commencée , pour se mettre en credit , & abattre les obstacles qui le pouvoient empescher d'en faire une , qui estoit plus de l'intereit de la France , & qui luy donneroit moyen d'entrer en lice avec cet ambitieux

Comte Duc. Celuy-cy ne fut pas plûtoſt en faveur & dans les affaires , qu'il s'efforça de faire comprendre le mal qu'avoit cauſé au monde, & principalement à la Maifon d'Autriche, l'émulation de ces deux Miniſtres. Il prevoit bien qu'en l'eſtat où eſtoit la Monarchie , attaquée en ſes branches & en ſon tronc , il falloit une Paix , la moins honteuſe qu'on pourroit la faire , pour en empêcher un plus grand débris. On dit qu'il repreſenta avec vigueur au Roy & à ſon Conſeil toutes les fautes de ſon predeceſſeur , qu'il y fit comprendre que le deſir commun de tous les petits Princes de l'Europe , qui veulent que la France & l'Eſpagne ſe conſervent en égalité, comme des balances où chacun trouve ſon contrepoids, eſt tres conforme à la nature & à l'intereſt des deux Royaumes , bien que ſouvent il ne le ſoit pas à l'ambition des deux Roys , & à la vanité des Miniſtres , qui les ſervent , qu'auffi celuy-là s'acquerroit le plus d'ennemis , qui feroit le plus de progrez ſur l'autre , ſi l'Europe par l'artifice des deux Favoris, qui ont voulu faire battre leurs Maiftres pour montrer leur adreſſe pendant le combat : de meſme que deux Pilotes leur ſcience au plus fort de la tempeſte , ne s'eſtoit partagée par ligues, & ne s'eſtoit preſque toute miſe ſur les rangs en faveur de l'une & de l'autre Couronne. Cependant que c'eſtoit un mal irremediabile tant qu'on parleroit de faire la guerre, que les alliances de la France ne la-

quit-

*Diſ-
cours
de Dom
Louis
au Roy,
lors
d'u'il
luy
donna
l'admi-
niſtati-
on de
ſes
affai-
res.*

quitteroient point pour estre neutres, ou pour tourner leurs épées contr'elle, qu'il falloit leur faire comprendre le danger, où elles se jettoient; qu'on devoit leur montrer une grande inclination à la Paix, & qu'on ne feroit point de difficulté de l'acheter au prix de quelques avantages qu'ellés pretendent. Que l'experience de tous les siecles avoit montré que dans les traitez ils regagnent ce qu'ils avoient perdu par la guerre. Qu'en Allemagne il falloit faire crier à la Paix ceux mesmes qui y estoient Partisans de la France & de la Suede, que pour les y obliger il falloit leur témoigner qu'on ne pensoit plus qu'à les contenter, & qu'il estoit temps qu'ils tournassent toute leur jalousie pour leur liberté contre ces deux puissances étrangères, qui sont plus prestes de l'envahir, que ne le fut jamais l'Empereur de la mettre à la chaîne. Qu'en Italie, en Flandres & par tout, où il y avoit ligue contr'eux, il falloit en user de mesme, & dans le Traité de la Paix generale, donner la carte blanche aux ennemis les moins à craindre, pour affoiblir les plus puissans en les privant de leur appuy. Ainsi le commencement de son Ministère, si ce qu'on m'en a dit, & que je viens de représenter, est vray, ne fut pas de corner la guerre aux oreilles de son Maître, & de ne penser qu'à ce qui le pouvoit authoriser, comme font les Epicures de la faveur, qui ne la rapportent qu'à eux mesmes. Il ne voulut paroistre

ny Idolatre en sa politique, en ne conseillant rien que ce qui estoit avantageux au Roy, ny Athée, en ne parlant que du bien du Royaume, mais en les considerant tous deux, il voulut passer pour le bon homme d'Estat, qui les traitant de mary & de femme concluoit qu'afin qu'ils fissent bon ménage, ils ne devoient jamais avoir d'amy qui les separast d'interest. On m'avoit instruit d'une partie de toutes ces particularitez avant que nous vissions *Dom Luis*, & j'en pourrois marquer icy beaucoup d'autres, si je les pouvois tirer de mon broüillon, où je les marquay alors, & si les idées ne m'en estoient autant effacées de la memoire, que les mots qui me les y pouvoient rappeler, le font de mes tablettes. Si je veux dire quelque chose de sa personne, il me faut ajoûter que c'est un homme qui est d'une mine assez revenante (à ce qu'on m'a appris) à son esprit, il ne l'a ny trop fine, ny trop grossiere, ny trop haute, ny trop basse, son visage n'est ny trop ouvert, ny excessivement serieux. On ne voit en ses yeux, ny rien de trop lent, ny rien de trop vif; sa taille & son port n'ont rien de fort Heroique, ny de fort commun, *Ut statura & oris non est plusquam heroici, ita nihil in eo quod nimium vulgare sit*; Enfin on remarque qu'il n'a rien qui soit incommode au Prince ou à ses Sujets, & que s'il ne charme pas celui-là par les dons du corps ou de l'esprit, il ne choque point ceux-cy ny par l'un ny par l'au-

Portrait de
l'exte-
rieur
de D.
Luis.

l'autre, & s'il s'en faut rapporter à ce que m'en dit un jour un Espagnol, *en el semblante mismo este privado no enfada por lo atrevido, ni desluxe por lo desanimado.*

Remarques sur le Ministère de Dom Liuis de Haro. Il devoit tascher de faire la Paix avec la France; lorsqu'elle estoit en guerre avec elle mesme. Manquement des Espagnols. Leur artifice pour cacher leur deffiance du Prince de Condé. Negligence du Marquis de sainte Croix. Les François ont tiré aussi peu d'avantage des troubles de Naples, que les Espagnols de ceux de France. Le Comte d'Ognate employé pour reduire les Napolitamis.

CHAPITRE XXVII.

LES grandes revolutions qui sont arrivées dans les affaires de cette Monarchie, depuis que *Dom Liuis* en a l'administration, me fournissent un vaste champ de parler de ce que l'on trouve de fort ou de foible en son Ministère, j'ajoutéray qu'on y marque des endroits, où il semble qu'on ne peut rien desirer de plus, que ce qu'il a fait, & qu'on y en découvre d'autres, où l'on veut qu'il n'ait pas ménagé tout l'avantage qui s'y presentoit. On tient qu'à Munster ce fût un chef-d'œuvre que d'y conclure la Paix avec les Hollandois, qui sembloient avoir estably pour maxime de n'en avoir ja-

*Re-
mar-
ques
sur le
Mini-
stere de
Dom
Liuis de
Haro.*

mais

mais avec son Maistre, & qu'on en augmenta la merveille en ne les desarmant pas seulement par un traité particulier, qui n'avoit pour garent que ce sceau & ce serment, auxquels ils protestoient depuis si long temps de ne se vouloir point fier; Mais aussi en y faisant travailler la maison d'Orange, qui ne semblant estre au monde, que pour luy donner de grands Capitaines, ne pouvoit y mettre la main, sans se porter le poignard au sein de sa gloire & de sa reputation.

Après ce grand coup d'Etat, il en pouvoit faire un autre, s'il en faut croire ceux qui mesurent à l'aune de leur jugement les affaires des Princes, qui est, qu'aux troubles qui arriverent en France, il devoit tascher de faire la paix avec ce Royaume, qui n'eust pas manqué de l'accepter en une telle extrémité, à des conditions qui auroient esté plus avantageuses à l'Espagne, que les villes qu'elle a reprises, parce que laissant ainsi la France toute émeuë au dedans, & n'ayant point au dehors d'objet qui eust distrahit sa hayne & sa division, elle auroit ramassé toute sa colere contre elle-mesme, & cette mere auroit abandonnée la plûpart de ses conquestes, pour avoir plus de temps & de moyen de chastier la desobeissance de ses enfans; & c'est icy où considerant les choses par l'evenement, & voyant la France autant en estat que jamais, de rentrer dans le cours de ses victoires, on trouve à redire que le Conseil
d'Es-

*Il devoit
tascher
à faire
la paix
avec la
Frâce,
lorsqu'
elle e-
stoit en
guerre
avec
elle
mesme.*

d'Espagne, ne prit pas cette occasion, de les arrester, sans crainte qu'elles recommençassent. Au lieu donc de ces Traitez avec les Parisiens, avec les partisans de Princes, & avec les Princes mesmes; dont les peuples se sont enfin desabusez; On dit qu'il falloit traiter avec la Cour seulement, pour les interests d'Espagne, & comme on croit qu'en cette conjoncture, on en auroit eu bonne composition, en abandonnant les seditieux, & le soin d'accroistre la sedition, on ne doute point que le Roy Catholique n'eust pû travailler avec succez au de la des Pyrenées, à chastier les Catalans & à rejoindre à sa Couronne celle de Portugal, estant certain que la revolte de ceux-là, & la separation de celles cy, font le plus cuisant mal qu'ait ressenty cette Monarchie en toute cette guerre, & que pour remedier, elle devoit un peu negligier la meurtrissure de ses autres parties, & ne penser qu'à la cure de ces deux blessures qui luy sont si près du cœur, le moyen luy en eust esté plus doux, plus seur, & de moindre despense que celuy qui luy a livré Barcelonne. Ceux qui examinent icy les affaires du temps, tiennent que les Espagnols ont plus perdu en prenant cette Ville, & en ne secourant pas celle de Bordeaux, que s'ils eussent cédé quelque chose aux François pour avoir la Paix, & n'estre obligez ny à l'un ny à l'autre. Car on dit hautement en cette Cour que le siege de Barcelonne a cousté

*Man-
quemēt
des Es-
pag-
nols.*

sté tant d'hommes? & tant d'argent, qu'on est demeuré dans un abattement de forces, dont parmy toutes les broüilleries de la France, on n'a encore pu revenir; & ne secourant pas Bourdeaux on a donné moyen aux François de sortir de l'embarras où ils estoient d'esteindre la guerre civile, & de recommencer presque à mesme temps l'offensive contre l'Estranger avec autant de vigueur qu'auparavant. Tellement qu'au jugement de ces Critiques, les Espagnols n'ont sceu ny faire tous les progresz qu'on esperoit d'eux en une telle conjoncture, bienqu'ils ayent repris trois ou quatre des principales places qu'ils avoient perduës, ny embrasser l'occasion de la Paix, à laquelle la France sembloit estre necessitée, ny entretenir la division qui y estoit si bien allumée; ainsi apres tant de frais & si peu de gain, ils les regardent comme de mauvais Marchands, qui ont laissé passer le cours du Marché qui se trouvent en perte faute d'avoir pris le temps, & qui peut-estre n'auront rapporté de la foire qu'une denrée, qui ne leur vaudra jamais ce qu'elle leur a cousté, & ce qu'elle coustera; c'est à dire que les François leur seront à present à charge, & que si le *Quevedo* vivoit, il les joindroit à la deffunte Reyne Mere & au Duc de pour cette nouvelle espece de stratageme, par lequel, *dispara el Rey de Francia por bateria todo su linaje con achaque de mal contentos, para que en sueldos, socorros y Gastos, los Españoles consumen las*